

A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns, rendered in a light gray color, framing the central text.

Tomyris

Marie-Anne Barbier

Marie-Anne Barbier

Tomyris

Théâtre de Mademoiselle Barbier, Briasson, 1706 (p. titre-260).



Arrie et Petus

La mort de César



T O M Y R I S , *TRAGEDIE.*



A
SON ALTESSE SERENNISSIME
MADAME
L A D U C H E S S E
D U M A I N E .

P R i n c e s s e , *digne Sang de ces nobles Ayeux,*
Que la gloire a placez au rang des demi-Dieux,
Reçois l'humble tribut d'une Muse timide.
Du sort de mes pareils c'est ton goût qui décide :
D'un accueil favorable honore T o m y r i s :
Un seul de tes regards en fera tout le prix.
Je n'ai pu lui choisir de retraite plus sûre,
Pour la mettre à couvert des traits de la censure :
Hé, n'est-ce pas chez toi qu'on voit de toutes parts,

*Comme en un lieu d'asyle, accourir les beaux Arts ?
Fugitifs, effrayez des horreurs de la Guerre,
Ils semblent se bannir du reste de la Terre ;*

*Et les neuf doctes Sœurs, par l'aveu d'Apollon ;
Du beau séjour de S c e a u x font leur sacré Vallon.
C'est-là qu'avec plaisir on te voit sur la Scene,
Imiter tour à tour Thalie & Melpomène.
Quelles graces alors ! que d'attraits à la fois !
Prête aux plus foibles vers la douceur de ta voix.
Mais puis-je m'arrêter (& sans m'en faire un crime)
A ce qui n'est qu'un jeu de ton esprit sublime ;
Lorsqu'un si vaste champ s'ouvre devant mes pas ?
Que ne puis-je y courir ! que n'y verrois-je pas !
Quels secrets à nos yeux dérobe la nature,
Dont tu n'oses percer la nuit la plus obscure !
Quel abîme profond s'offre à l'esprit humain,
Dont tu ne te fais pas aplani le chemin ?
Mais quels sont les projets où ma Muse s'égare ?
Quoi ? je vais dans les airs me perdre avec Icare
J'oserois te chanter ! que j'en suis encor loin !
Non, ce n'est pas à moi qu'appartient un tel soin.
Heureuse, si je puis, pour le prix de mes veilles,
Occuper un moment tes yeux & tes oreilles !
Mais plus heureuse encor (je n'ose m'en flater)
Si tu cheris mes Vers jusqu'à les reciter !
Quel seroit mon destin ! Une gloire si belle,
D'une nouvelle ardeur animeroit mon zele.
Tous mes Vers à ton nom consacrez désormais,
Seroient trop affurez de ne vieillir jamais.*

A C T E U R S.

TOMYRIS, Reine des Messagetes.

CYRUS, Roi de Perse.

ARYANTE, Roi des Issedons.

MANDANE, Princesse des Medes.

ARTABASE, Ambassadeur de Cyrus.

ARIPITHE, Capitaine des Gardes de Tomyris.

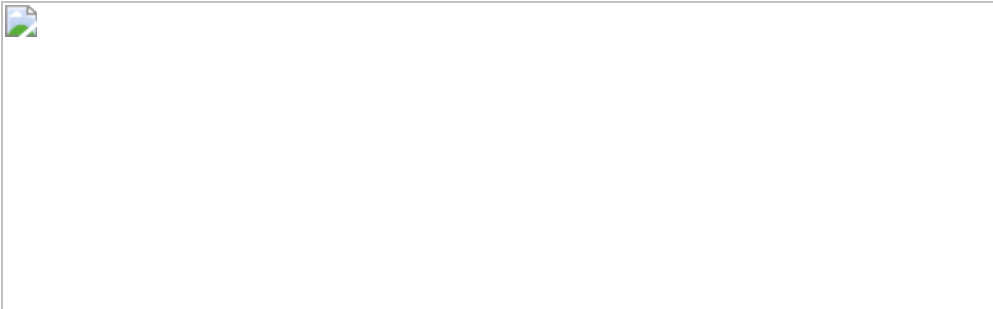
ORONTE, Général des Issedons.

GELONIDE, Confidente de Tomyris.

CLEONE, Confidente de Mandane.

GARDES.

La Scene est en Scythie, dans la Tente de Tomyris.



T O M Y R I S ,
TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

Scène première.

TOMYRIS, ARIPITHE, GELONIDE.

TOMYRIS.

O Ui, malgré les transports que ma douleur m'inspire,
Apprenons quelles loix Cyrus veut nous prescrire.
C'est son Ambassadeur qui demande à me voir :
Je veux bien l'écouter ; allez le recevoir,
Aripithe, & qu'il soit introduit dans ma Tente.

Scène II.

TOMYRIS, GELONIDE.

GELONIDE.

D Aigne le juste Ciel répondre à mon attente !
Puisse le fier Vainqueur nous accorder la paix !

TOMYRIS.

Ne me fais pas rougir par d'indignes souhaits.
Cyrus est mon Vainqueur. De ses sanglantes rives

L'Araxe a vû partir mes Troupes fugitives ;
Et de mes Ennemis ce Camp environné,
Ne laisse aucun espoir au Scythe consterné.
Mais en vain je prévoi ma perte inévitable,
Le cœur de Tomyris est toujours indomtable.

GELONIDE.

Ah, Madame ! ce cœur, fût-il encor plus fier,
Peut-il de vos États voir le ravage entier ?
Mais au moins partagez nos mortelles alarmes ;
Ecoutez nos soupirs, voyez avec nos larmes,
Tant de sang qui pour vous en ces lieux a coulé.

TOMYRIS.

Acheve, & parle-moi de mon fils immolé.
Ranime mon courroux par ces honneurs funébres
Que je viens de lui rendre au milieu des ténébres.
Montre-moi ce bucher dont la noire vapeur
Elevoit jusqu'au Ciel mes vœux & ma douleur.

Ce tombeau, cette cendre, & cette urne funeste
De Spargapise, hélas ! c'est tout ce qui me reste,
O mon fils !

GELONIDE.

Ah ! Madame, il n'y faut plus songer.

TOMYRIS.

Dis plutôt que je dois périr, ou le venger.
Cyrus nous fait trembler, mais qu'il tremble lui-même ;
Je tiens en mon pouvoir la Princesse qu'il aime ;
Et lorsqu'il se promet de triompher de moi,
Je me trouve en état de lui faire la loi.

GELONIDE.

Ah ! plutôt de ces lieux qu'il parte avec Mandane ;
Qu'il repasse l'Araxe, & revoye Ecbatane.
Prévenez notre perte, & calmez son courroux.
Nous avons trop gémi sous le poids de ses coups ;
Le seul nom de Cyrus est l'effroi de la terre :
Qu'il porte loin d'ici le flambeau de la guerre.

TOMYRIS.

Quels que soient les malheurs que tu me fais prévoir,
Je ne me repens pas d'avoir fait mon devoir.
Peut-être je me suis attiré cet orage :
Mais tu sçais que Cyrus me donnoit de l'ombrage.
A l'hymen de Mandane il élevoit ses vœux.
Cet hymen m'alarma. D'indissolubles nœuds
Unissoient contre moi Cyrus & Ciaxare.
Des Médes, tu le sçais, l'Araxe nous sépare.
Que n'auroient ils point fait soutenus des Persans,

Ces voisins qui sans eux n'étoient que trop puissans ?
Toujours la liberté fut chère aux Massagètes.
Non, pour porter des fers nos mains ne sont point faites,
Gélonide, & je crus qu'il falloit prévenir
Un malheur que mes yeux lisoient dans l'avenir.
Tout me favorisoit. Frapé de jalousie,
Crépus contre Cyrus armoit toute l'Asie.
Je prens ce tems heureux, j'assemble des vaisseaux ;
Spargapise est chargé de traverser les flots :
Il s'embarque, & suivi d'une nombreuse escorte,
Mouille devant Sinope, où l'Euxin le transporte.
Des douceurs du repos Cyaxare enyvré,
A ce revers du sort n'étoit point préparé.
Dénué de Soldats, que peut-il entreprendre ?
Il songe à se sauver ne pouvant se défendre.
Il fuit, il abandonne, agité de frayeur,

La Princeſſe ſa fille au pouvoir du Vainqueur :
Ainſi, de tant d'Etats l'orgueilleuſe Héritière
Au milieu de ſa Cour, devint ma prifonnere ;
Et conduite en ces lieux par les ſoins de mon Fils,
Le deſtin de l'Asie en mes mains fut remis.
Les armes à la main, Cyrus nous la demande ;
Mais il en frémit ſ'il faut que je la rende.

GELONIDE.

Vous pourriez...

TOMYRIS.

Il ſuffit ; & bientôt tu vas voir
Ce que peut Tomyris réduite au deſeſpoir.

La ſeule ambition n'eſt pas ce qui m'anime :
Cyrus m'oſe outrager ; mais je tiens ma victime.
Je t'en atteste ici, Flambeau de l'Univers,
La mort, la ſeule mort pourra brifer ſes fers.

Scène III.

TOMYRIS, GELONIDE, ARIPITHE.

ARIPITHE.

M Adame, de Cyrus l'Ambaſſadeur ſ'avance.

TOMYRIS.

Qu'il entre.

Scène IV.

TOMYRIS, GELONIDE, ARTABASE, *fuite.*

ARTABASE.

L E Vainqueur pressé par la clemence,
Aux droits de la Victoire est prêt à renoncer,
Madame, c'est à vous enfin à prononcer
Du sort de vos Sujets l'Arrêt irrevocable.
Cependant, quand son bras peut vous perdre à jamais,
Il en suspend les coups pour vous offrir la paix.
Rendez sans différer Mandane à Cyaxare.
Le crime est pardonné, pourvu qu'on le répare.

TOMYRIS.

Que parlez-vous de crime ? Et de quel front, Seigneur,
Pouvez-vous me vanter les bontés d'un Vainqueur
Qu'on a vu jusqu'ici de sang insatiable,
Par d'éclatans forfaits se rendre mémorable ?
Quoi ? ne peut-il souffrir Mandane entre nos mains ?
Lui qui bravant les loix des Dieux & des humains,
Sur de pompeux débris vient d'élever son Trône ?
N'a-t-il pas mis aux fers Sardis & Babylone ?
Et semant en tous lieux l'épouvante & l'horreur,
Jusqu'aux murs de Memphis étendu la fureur ?

Dans quel coin de l'Asie est-il encor des Princes
Dont il n'ait par le fer ravagé les Provinces,
Il traîne après son char vingt captifs couronnés.
Qui lui donne ce droit sur ces infortunés ?
Cependant il se plaint, il accuse, il condamne ;
C'est un crime, dit-il, que retenir Mandane :
Tandis qu'il foule aux pieds tant de Rois abatus ;
Et qu'il met ses fureurs au nombre des vertus,
Pour obtenir de moi la Princesse qu'il aime,
Aux trônes usurpés qu'il renonce lui-même
Que par un noble exemple il ose m'exciter,
Et je verrai, Seigneur, si je dois l'imiter.

ARTABASE.

Je suis surpris, Madame, & je ne puis m'en taire :
Vous blâmez un Héros que l'Univers révère.
Cependant ses vertus, malgré vos soins jaloux,
Ont fait assez de bruit pour venir jusqu'à vous.

Mais il en faut ici rappeler la mémoire,
Puisque l'on me réduit à défendre sa gloire :
Vous sçavez de Cyrus quels furent les Ayeux ;
Il les voit remonter jusqu'au Maître des Dieux.
Il fit trembler les Rois, même avant que de naître.
L'Asie en frémissant le reconnut pour Maître,
Et pour nous annoncer sa future grandeur,
Le Dieu qui nous éclaire en perdit sa splendeur.
Je ne vous parle point des fureurs d'Astyage,
Qui pour trancher ses jours, choisit la main d'Arpage.
Cyrus fut garanti de cette affreuse loi,
Et par le soin des Dieux il vécut, il fut Roi.
Ce Roi dont la naissance avoit troublé le monde,
Se bernoit à regner dans une paix profonde ;
Lorsque des Lydiens le Maître ambitieux,
Se chargea d'accomplir les volontés des Dieux.
Crépus fut le premier à nous faire la guerre ;

Son trône par Cyrus d'abord fut mis par terre ;
Le fils de Nitocris partageant sa fureur,
Bientôt dans Babylone eut part à son malheur.
De ces deux Rois unis tel fut le sort funeste.
Ils tomberent ; leur chute entraîna tout le reste :
Et Cyrus signalant la douceur de ses loix,
Fait autant de Sujets que l'Asie eut de Rois.
D'un sort commun à tous j'excepte Cyaxare ;
Mais à quitter le sceptre enfin il se prépare.
De son pere Astyage il condamne l'erreur,
Et donne à ses États Cyrus pour Successeur.

Charmé de ses exploits il voit sans jalousie
Qu'il mérite lui seul l'Empire de l'Asie ;
Il cède, il reconnoît que les Dieux tout-puissans
Le veulent transporter des Mèdes aux Persans :
Et, content de regner encor dans sa famille,
Il destine à Cyrus & son trône, & sa fille.
Enfin avec les Dieux tout semble consentir.

TOMYRIS.

Et moi seule aujourd'hui je veux le démentir.
Cyrus aspire en vain au trône d'Ecbatane,
S'il ne doit y monter qu'en épousant Mandane.
Si je laissois unir deux Empires si grands,
Bientôt dans mes Voisins je verrois mes Tyrans.
Je suis libre ; & plutôt que me voir asservie,
Je perdrai, s'il le faut, & le Trône, & la vie.

ARTABASE.

Cyrus, de ses exploits prêt à borner le cours,
Vous laisse votre sceptre, & respecte vos jours.
Il vous offre la paix ; acceptez-la, Madame
N'attirez plus sur vous & le fer & la flâme.

Pour avoir de mon Roi négligé les avis,
Il vous en a coûté le sang de votre fils.

TOMYRIS.

Et contre ce cruel c'est-là ce qui m'anime.

ARTABASE.

Des rigueurs du destin lui faites-vous un crime ?
Votre fils n'est pas mort de la main de Cyrus.
Le voyant expiré, que pouvoit-il de plus ?
Pour permettre à vos pleurs d'en arroser la cendre.

Dans un pompeux cercueil il vient de vous le rendre.

TOMYRIS.

Vains honneurs ! faux respects ! Ah ! je dois l'en punir,
Ma fureur plus longtems ne peut se contenir ;
Et Cyrus a pris soin de la rendre implacable.
En vain au monde entier son nom est redoutable,
En vain sous sa puissance il pense m'accabler ;
S'il ne quitte ces lieux, c'est à lui de trembler.
Fier des sanglans effets de sa valeur cruelle,
Il me brave, il insulte à ma douleur mortelle.
Le barbare ! il me rend mon fils dans un cercueil.
Qu'il s'éloigne, ou bientôt, pour punir son orgueil,
Dans le même cercueil je lui rendrai Mandane.
S'il balance, elle est morte, & lui seul la condamne.

ARTABASE.

Dieux ! qu'entens-je ! Ah ! craignez le courroux de Cyrus.

TOMYRIS.

Portez-lui ma réponse, & ne répliquez plus.

Scène V.

TOMYRIS, GELONIDE.

GELONIDE.

Q U'avez-vous fait, Madame ? O Ciel ! quelles tempêtes
Cette horrible menace assemble sur nos têtes !

TOMYRIS.

Hé, crois-tu que Cyrus, par un funeste effort,
De Mandane aujourd'hui veuille avancer la mort ?
Non ; pour sauver ses jours il mettra bas les armes,
Et bientôt son départ va calmer tes alarmes.

GELONIDE.

Laisser Mandane aux fers, ou lui ravir le jour,
Quel Arrêt pour Cyrus ! quel sort pour son amour !

TOMYRIS.

Tu le plains ! justes Dieux ! Je suis bien plus à plaindre.

GELONIDE.

Il ne tiendrait qu'à vous de n'avoir rien à craindre.

TOMYRIS.

Hélas !

GELONIDE.

Jusqu'aujourd'hui la fiere ambition
Fut de votre grand cœur l'unique passion ;

Et la perte d'un fils n'est pas irréparable,
Aryante vous reste.

TOMYRIS.

Et c'est ce qui m'accable.
Le jeune Spargapise à mes ordres soumis,
Ne me montra jamais qu'un sujet dans un fils.
Aryante plus fier, n'est pour moi qu'un rebelle ;
Son frere mort lui donne une fierté nouvelle,
En vain des Iffedons je l'ai déclaré Roi,
Il n'est pas satisfait, s'il ne regne sur moi.

GELONIDE.

C'est pour vous secourir qu'il est venu, Madame.

TOMYRIS.

Je perce mieux que toi les secrets de son ame.
Il a beau se cacher ; j'entrevois tous les jours
A quel prix il me prête un importun secours.
Il adore Mandane, il s'oppose à ma haine.

GELONIDE.

Je le voi : vous craignez qu'il ne la fasse Reine,
Et qu'un jour Cyaxare appuyant son dessein,
Ne vous fasse tomber le sceptre de la main.

TOMYRIS.

Non, d'un si vain projet je ne m'allarme guère.
Plût aux Dieux qu'à mon fils désormais moins contraire,
Mandane consentît à le voir son Epoux !
J'aurois bien plus d'espoir, & bien moins de courroux.
Cyrus feroit trahi ; je ferois trop vengeance.

Mais enfin trop avant je me suis engagée ;
Il est tems que mon cœur se montre tout entier.
Gélonide, ce cœur qui te paroît si fier,
Quand il poursuit Cyrus, crois-tu qu'il le haïsse ?

GELONIDE.

Quoi, Madame... ?

TOMYRIS.

L'amour fait mon plus grand supplice.

GELONIDE.

Dieux ! que m'apprenez-vous ? Quoi ! Cyrus auroit pu
Vous inspirer...

TOMYRIS.

Hélas ! tu sçais que je l'ai vu.
Pour l'aimer, Gélonide, en faut-il davantage ?

D'un seul de ses regards ma flamme fut l'ouvrage.
Tu te souviens du jour où ce fier Conquerant
Sur ces bords malheureux parut comme un torrent.
Il me fit demander un moment d'entrevue,
J'y consentis ; mon ame en est encore émue.
Mon cœur à ce Heros en esclave soumis,
N'osa plus le compter entre les ennemis.
Il demanda Mandane, & tu peux bien comprendre
Si je fus jamais moins en état de la rendre.
Tu sçais quel fut le fruit d'un si long entretien.
Cyrus demandoit trop, & je n'accordai rien.
La nuit nous sépara : mais l'amour qui m'enflâme,

Avoit gravé ses traits dans le fond de mon ame.
J'en perdis le repos ; que te dirai-je enfin ?
On offrit à Cyrus ma Couronne & ma main.
De maximes d'Etat je couvris ma foiblesse,
Et mon ambition parla pour ma tendresse.
Quel en fut le succès ? Cyrus, l'ingrat Cyrus,
Pour prix de mes bontés m'accabla d'un refus.

GELONIDE.

Ah ! rappelez ici la fierté de votre ame.
Il faut punir Cyrus, mais par l'oubli, Madame.

TOMYRIS.

Hé puis-je oublier ? Crois-tu que mon amour,
Comme il s'est allumé, s'éteigne dans un jour ?
Que tu le connois mal ! Mais connois-je moi-même,
Dans ce que j'entreprends, si je hais ou si j'aime ?
Sçai-je bien si je dois aux transports de mon cœur
Donner le nom d'amour, ou le nom de fureur ?
Hélas ! en éloignant Cyrus de ma Rivale,
J'exerce une vengeance à mon amour fatale.
Mon cœur en gémira. Je le sçai, je le voi ;

Mais ma Rivale au moins gémira comme moi.
Ma peine partagée en fera moins affreuse.
Je ferai mon bonheur de la voir malheureuse.
Du départ de Cyrus voilà ce que j'attens ;
Mais qu'il parte aujourd'hui : demain il n'est plus tems.
Ma fureur souffre trop à se voir suspendue.
Qu'il se hâte, l'ingrat, ou Mandane est perdue.

GELONIDE.

Ah ! Madame, craignez que le Roi votre fils...
Vous sçavez qu'à vos loix son cœur est peu soumis.
Que ne fera-t-il point pour sauver ce qu'il aime ?

TOMYRIS.

S'il ose l'entreprendre, il est perdu lui-même.
Mais il vient, & je dois me contraindre à ses yeux.

Scène VI

TOMYRIS, ARYANTE, ORONTE, GELONIDE.

ARYANTE.

Quelles sont les horreurs qu'on m'apprête en ces lieux,
Madame ? Si j'en croi ce qu'on vient de me dire,
A me donner la mort votre vengeance aspire.
Car j'adore Mandane, & c'est vous dire assez
Qu'il faut d'un même fer que nos cœurs soient percés.

TOMYRIS.

Hé ! qui vous fait aimer ma mortelle ennemie ?
Dois-je étouffer ma haine au gré de votre envie ?
Et ne pourrai-je enfin venger la mort d'un fils,
Qu'autant que par son frère il me sera permis ?
Pour vous avoir fait Roi, ne ferai-je plus Reine ?
Prince, défaites-vous d'une fierté si vaine,

Songez que de ma main votre sceptre est un don :
Je veux regner ici ; regnez dans Issedon.

ARYANTE.

Ainsi donc, je ne dois qu'aux bontés d'une mere
Un sceptre qui me fut destiné par un pere,
Madame Ce dépôt, que vous m'avez rendu,
Etoit donc votre bien, & ne m'étoit pas dû ?
Un fils plus fier que moi, vous répondroit peut-être,
Que même dans ces lieux il peut parler en Maître ;
Et qu'autrefois son pere ayant nommé deux Rois,
D'un frere qui n'est plus lui transmet tous les droits.
Non, regnez, j'y consens ; & chez les Massagetes
Jusqu'au dernier soupir soyez ce que vous êtes.
Mais ne me forcez pas par une injuste loi,
A cesser d'être fils, pour n'être plus que Roi ;
Et ne menacez plus les jours de ma Princesse,
Lorsqu'à la protéger tant d'amour m'intéresse.

TOMYRIS.

Je devrois n'écouter que mon ressentiment :
Mais je pardonne au fils les fautes de l'Amant.
Sçachez que vous n'avez que graces à me rendre ;
Que j'ai plus fait pour vous que vous n'osiez prétendre ;
Et que si le succès répond à mes desseins,
Mandane pour toujours demeure entre vos mains.

Adieu ; mais désormais par plus d'obéissance
Montrez ce que sur vous peut la reconnaissance.

Scène VII.

ARYANTE, ORONTE.

ARYANTE.

O Ronte, qu'en crois-tu ? Tu l'entends, tu le vois.
Son orgueil se dément pour la première fois.
Dois-je être en sûreté pour moi, pour ce que j'aime ?

ORONTE.

Je l'avourai, Seigneur, ma surprise est extrême,
Et je connoîtrois mal le cœur de Tomyris,
Si d'un tel changement je n'étois pas surpris.

ARYANTE.

Je le connois trop bien pour m'y laisser surprendre ;
Je sçais de ses bontés ce que je dois attendre.
Non, ma superbe Mère a beau dissimuler :
Plus elle me rassure, & plus je dois trembler.
N'ai-je pas vu cent fois son cœur de sang avide,
Ne prendre en ses projets que la fureur pour guide ;
Et sacrifiant tout à ses moindres soupçons,
Tracer à ses enfants de sanglantes leçons ?
Je frémis des horreurs que mon esprit rassemble.
Mais si je dois trembler, qu'à son tour elle tremble.

Du sang de Tomyris j'ai déjà la fierté.
Si je vais quelque jour jusqu'à la cruauté,
Jusqu'à suivre ses pas si jamais je m'égare,
Je ferai digne fils d'une mère barbare.

ORONTE.

Ne précipitez rien, Seigneur, & gardez-vous
D'attirer sur vous-même un funeste courroux.

ARYANTE.

Ah ! qu'il tombe sur moi ce courroux si terrible,
Sans frapper de mon cœur l'endroit le plus sensible !
Je sais que je devrois, aimant sans être aimé,
À défendre Mandane être moins animé.
Je te dirai bien plus ; je vois que si j'éclate,
Pour mon heureux Rival je sauverai l'ingrate.
Mais enfin je l'adore, & quel que soit mon sort,
Je ne puis consentir qu'on lui donne la mort :
Et si le coup partoit de la main de ma Mère,
Plus loin que je ne veux j'étendrais ma colère ;
Mon cœur au désespoir n'examinerait rien ;
Mon pouvoir en ces lieux ne cède pas au sien.
Ses Sujets qu'un beau zèle en ma faveur enflamme,
Ne vivent qu'à regret sous les lois d'une femme.
Ils font sonder mon cœur par de secrètes voix.
Si je les en avoue, ils soutiendront mes droits.
D'ailleurs, mes Iffedons pleins d'une noble envie,
Pour me rendre mon rang perdront cent fois la vie ;
Et Tomyris enfin, malgré tout son orgueil,
En soulevant les flots peut trouver un écueil.
Elle n'a pas besoin que ma fureur s'irrite,
Et je ne sens que trop... Mais que veut Aripithe ?

Scène VIII.

ARYANTE, ORONTE, ARIPITHE.

ARIPITHE.

A H ! Seigneur, accourez. Nos Scythes éperdus
N'osent plus soutenir les efforts de Cyrus.

ARYANTE.

Dieux ! Qu'est-ce que j'entens ?

ARIPITHE.

Cyrus est dans nos tentes.

ARYANTE.

Dans nos tentes, ô Ciel !

ARIPITHE.

Ses armes éclatantes,
Au milieu des Persans le montrent à nos yeux ;
Mais ses terribles coups nous l'annoncent bien mieux.

ARYANTE.

Viens, Oronte, fuis-moi, hâtons-nous, le tems presse,
Allons à mon Rival disputer ma Princesse.

ACTE II.

Scène première.

ARYANTE, ORONTE.

ARYANTE.

N On, ne condamne pas un si juste courroux...
Mais en vain Tomyris a suspendu mes coups,
Je sçaurai de mon frere achever la vengeance,
Puisque son meurtrier est en notre puissance.

ORONTE.

Contentez-vous, Seigneur, d'avoir mis dans les fers
Un Roi qui menaçoit d'y mettre l'Univers,
Et jouissez en paix du fruit d'une Victoire,
Qui doit vous élever au comble de la gloire.

ARYANTE.

J'ai vaincu mon Rival ; mais s'il ne perd le jour,
J'ai tout fait pour ma gloire, & rien pour mon amour.
Tu connois sa valeur : plus elle est éclatante,
Plus à ma sûreté sa mort est importante.
Oui, je dois l'immoler, puisqu'enfin je le puis ;
Et je le crains encor, tout vainqueur que je suis.
Tu l'as vu comme moi. Quel courage intrepide !

Combien de jours tranchés par son fer homicide !
Tout tomboit sous les coups qui partoient de sa main,

Ils étoient au-dessus de tout l'effort humain.
Je ne puis sans frayeur m'en retracer l'image :
A travers mille horreurs se frayant un passage
Terrible, & tout couvert de poussière & de sang,
Ce Guerrier furieux voloît de rang en rang ;
Par-tout devant ses pas marchoit la mort horrible :
Les siens étoient vaincus, lui toujours invincible ;
Et si mes Iffedons ne l'avoient arrêté,
C'en étoit fait, Mandane étoit en liberté.
Dieux ! par combien d'exploits leur foi s'est signalée !
La valeur de Cyrus, par le nombre accablée ;
N'a pu le garantir du plus affreux revers.
Mais c'étoit peu pour moi de lui donner des fers :
J'en voulois à sa vie, Oronte ; & sans ma Mere,
J'appaisois par sa mort les mânes de mon frere.
Tomyris l'a sauvé de mon premier transport,
Elle m'a défendu de lui donner la mort.
Quel est donc l'intérêt qu'elle prend à sa vie ?
Croit-elle sa fureur foiblement assouvie,
Si l'ennemi cruel que sa haine poursuit,
Descend par un seul coup dans l'éternelle nuit ?
Veut-elle, pour répondre à l'horreur qui l'anime,
Au milieu des tourmens immolant sa victime,
Arroser de son sang le tombeau de son fils ?

ORONTE.

Non, elle est moins cruelle, & s'il m'étoit permis,
Seigneur, de pénétrer dans le cœur d'une Reine,
Peut-être j'y verrais plus d'amour que de haine.

ARYANTE.

Que dis-tu ? Quoi, ma Mere aimeroit mon Rival ?

ORONTE.

Oui, Seigneur.

ARYANTE.

Cet amour lui deviendra fatal.
Mais dois-je ajouter foi...

ORONTE.

Vous avez vu vous-même,
Et son empressement, & sa frayeur extrême ;
Quand le fer à la main prêt d'immoler Cyrus,
Vous n'aviez qu'à frapper pour ne le craindre plus,
Arrête, a-t-elle dit : garde-toi de poursuivre,
Ou toi-même avec lui tu vas cesser de vivre.
Seigneur, à son amour ce mot est échappé.

ARYANTE.

Hé, moi j'ai pu l'entendre, & je n'ai pas frappé !
Ah ! j'ouvre enfin les yeux. Par un rapport sincère
On m'avoit informé des projets de ma Mere.
Elle offroit, disoit-on, & son sceptre & le mien ;
Pour s'unir à Cyrus d'un éternel lien.
Je rejettois ce bruit. Hé ! Le moyen de croire
Qu'une Reine à ce point pût oublier sa gloire ?
Il faut donc que Cyrus par-tout soit mon Rival !
Ah ! Ciel... Des deux côtés l'attentat est égal.

Qu'il cherche à m'enlever mon sceptre, ou ma Princesse,
Ma main l'en punira : tout le veut, tout m'en presse.
Oui, de tous ses desseins j'arrêterai le cours,
Dût ma Mere en fureur s'armer contre mes jours.

ORONTE.

Contre des jours plus chers craignez qu'elle ne s'arme :
Tremblez pour la Princesse.

ARYANTE.

Ah ! c'est ce qui m'alarme.
Si j'étois sans amour, je ferois sans frayeur ;
Et de mon ennemi prêt à percer le cœur,
Jusques dans la prison j'irois, malgré la Reine,
Eteindre dans son sang mon implacable haine.

ORONTE.

Cachez donc avec soin ce dangereux courroux.
Montrez à Tomyris à suspendre ses coups.
Sa main prête à frapper consultera la vôtre,
Et pour l'objet aimé vous craindrez l'un & l'autre.

ARYANTE.

Dieux ! il me faudra donc trembler à tous momens ?
Mais je vois Tomyris : cachons nos sentimens.

Scène II.

TOMYRIS, ARYANTE, ORONTE.

TOMYRIS.

D U destin de Cyrus qui vous a fait l'arbitre ?
De grace, expliquez-vous. Dites-moi par quel titre,
Au mépris de mon rang, de mon autorité,
Sur la vie, à mes yeux, vous avez attenté ?

ARYANTE.

Hé, sur quoi fondez-vous cette injuste colère ?
Cyrus nous a privés, vous d'un fils, moi d'un frère ;
Et lorsqu'entre mes mains le Ciel remet son sort,
Il ne m'est pas permis de lui donner la mort ?
Spargapise erre encore sur le rivage sombre.
Cyrus sacrifié doit apaiser son ombre,
Puisqu'un même intérêt nous en fait une loi,
Qu'il importe qui l'immole, ou de vous, ou de moi ?

TOMYRIS.

Vous parlez d'immoler !... O Ciel ! qu'osez-vous dire ?
Songez-vous de Cyrus combien vaste est l'empire ?
Combien de Rois unis fondroient sur nos États ?
Combien de bras enfin vengeroient son trépas ?
Que dis-je ? de Cyrus la redoutable Armée

Par la seule prison est assez animée ;
Et si quelques Persans ont péri par nos coups,
Il n'en reste que trop pour nous immoler tous.
Prêts de voir éclater de nouvelles tempêtes
Gardons entre nos mains de quoi sauver nos têtes.

ARYANTE.

C'est à moi d'approuver vos ordres souverains,
Cependant, si j'osois dire ce que je crains...

TOMYRIS.

Parlez, je le permets ; expliquez votre crainte.

ARYANTE.

Oui, puisqu'il m'est permis de parler sans contrainte,
Je crains que ce captif un jour par votre choix
Ne soit assez puissant pour m'imposer des loix.
Vous avez sur un fils des droits que je respecte :
Mais de mon ennemi la grandeur m'est suspecte ;
Et si de vos secrets je suis bien informé,
Je ne puis sur ce point être assez allarmé.

TOMYRIS.

Vous êtes bien servi ; mais ceux qui me trahissent,
Pour lire ces secrets dont ils vous éclaircissent,
Jusqu'au fond de mon cœur ont-ils porté les yeux ?
Cyrus, vous le sçavez, est un ambitieux.
Si l'hymen l'unissoit un jour avec Mandane,
Rien ne balanceroit la puissance Perfane :
Et, s'il faut qu'à mon tour je ne vous cache rien,
Pour rompre cet hymen j'ai proposé le mien.
Mais avez-vous pensé qu'une honteuse chaîne
Dût m'unir pour jamais à l'objet de ma haine ?

J'ai voulu défunir Cyaxare & Cyrus,
Traverser leurs projets, les rompre, & rien de plus.

ARYANTE.

Madame, pardonnez, si mon ame séduite...

TOMYRIS.

Je devrois vous punir d'éclairer ma conduite ;
Mais en vain à mes loix vous êtes peu soumis ;
Je ne puis m'oublier que vous êtes mon fils.
Oui, malgré vos froideurs, je sens que je vous aime,
Et je veux vous forcer à le sentir vous-même.
Je ne voi qu'à regret que l'intérêt du rang
Etouffe en votre cœur les tendresses du sang.
Mes desseins, quels qu'ils soient, vous donnent de l'ombrage.
Hé bien, il faut vous mettre au-dessus de l'orage.
Tant que vous me craindrez, vous ne m'aimerez pas,
Et les bienfaits suspects ne font que des ingrats.
Pour bannir les soupçons dont votre ame est remplie,
Je veux qu'avec Mandane un nœud sacré vous lie.

ARYANTE.

Avec Mandane ! ô Ciel ! de quoi me flattez-vous ?

TOMYRIS.

Oui, je vous le promets, vous ferez son époux.
Voyez quelle sera pour lors votre puissance !
Combien d'Etats soumis à votre obéissance :

ARYANTE.

Croyez-vous que Mandane approuve...

TOMYRIS.

Vaine erreur !

Aspirez à son Trône, & non pas à son cœur.
De Cyrus à ce prix je veux mettre la tête,
Elle l'aime, il suffit ; & si sa main n'est prête,
Bien loin de condamner votre repentiment,

Je me joins avec vous pour perdre son Amant.
Allez. (aux Gardes) Auprès de moi, Gardes, que Cyrus vienne.
Sur-tout que sans témoins ici je l'entretienne.

Scène III.

TOMYRIS, seule.

JE vais donc le revoir ce funeste Vainqueur.
Quels troubles, justes Dieux ! s'élevent dans mon cœur ?
Est-ce haine ? est-ce amour ? ou tous les deux ensemble ?
Je desîre, je crains, je soupire, je tremble.
C'est ce même Cyrus qui vient de m'offencer.
Je veux l'entretenir ; mais par où commencer ?
Montrerais-je à ses yeux la honte de ma flâme ?
Soutiendrai-je si mal la fierté de mon ame ?
Non, c'est trop t'abaisser, superbe Tomyris ;

Songe que pour ton cœur c'est assez d'un mépris.
Par les premiers refus tu n'es que trop punie.
D'un outrage nouveau préviens l'ignominie.
L'inflexible Cyrus ajouterait enfin
Le refus de ton cœur au refus de ta main.
C'est à toi, mon courroux, c'est à toi de paroître :
Eclate, & de mon cœur rends-toi l'unique maître.
Que Cyrus immolé... Que dis-je ? Quel transport !
Quoi ? moi-même à Cyrus je donnerois la mort ?
Ah ! ne vaut-il pas mieux que Mandane périsse ?
Est-il pour mon ingrat de plus cruel supplice ?
Mais on vient ; c'est lui même. Endurcis-toi, mon cœur.
Tu ne peux le punir avec trop de rigueur.

Scène IV.

TOMYRIS, CYRUS.

CYRUS.

Pourquoi m'appelle-t-on ? Fiere de ma défaite,
N'en goûtez-vous encor qu'une joie imparfaite ?
Pour rendre votre gloire égale à mes revers,
Dois-je offrir à vos yeux la honte de mes fers ?
Ou plutôt pensez-vous qu'un lâche effroi me glace,
Et me jette à vos pieds pour vous demander grace ?
D'un triomphe si vain cessez de vous flatter.
Dans l'abyme où le fort m'a fçu précipiter,

Je garde assez d'orgueil pour braver son caprice.
Il vient de me trahir : telle est son injustice.
Mais dussé-je m'attendre au plus affreux trépas,
Je répons que mon cœur ne me trahira pas.
Mes jours sont en vos mains, disposez-en, Madame.

TOMYRIS.

Seigneur, n'irritez pas les transports de mon ame.
Par un nouvel orgueil cessez de m'outrager ;
C'est déjà trop pour moi que d'un fils à venger.
C'est à vous de calmer la fureur qui m'anime ;
Vous sçavez que son sang demande une victime.
Je ne vous parle plus de l'offre de ma foi ;
La main de mon Captif n'est pas digne de moi.
Non, Prince ; & vous voyez par quel revers étrange
De vos premiers refus la fortune me venge.
Mais comme elle pourroit à mon tour m'abaisser,
A l'hymen de Mandane il vous faut renoncer.

CYRUS.

A l'hymen de Mandane !

TOMYRIS.

Hé, pouvez-vous prétendre
Qu'après avoir vaincu, je veuille vous la rendre,
Moi qui l'ai fierement refusée à vos vœux,
Quand le fort du combat étoit encor douteux ?
Je vous l'ai déjà dit, nous fuyons l'esclavage.
Des Voisins trop puissans nous donnent de l'ombrage.
Nous regardons l'hymen dont on vous a flatté,
Comme l'écueil fatal de notre liberté.

Non, ne l'espérez point. Ce n'est pas tout encore :
Mandane est dans mes fers ; Aryante l'adore ;
C'est en les unissant que je veux désormais
Assurer à mon Peuple une constante paix.
Oui, que mon fils l'épouse ; & la guerre est finie.

CYRUS.

Qu'il l'épouse ! Ah ! plutôt qu'il m'arrache la vie !

TOMYRIS.

Sans moi déjà sa main vous eût ravi le jour :
Il avoit à venger son frere & son amour ;
Et sa bouche en ces lieux vient de me faire un crime
D'avoir à sa fureur dérobé sa victime.
Il s'abuse, & je veux qu'il avoue aujourd'hui
Que lors qu'il faut punir je frappe mieux que lui.
Je laisse à d'autres cœurs la vengeance ordinaire.
Non, votre sang versé n'eût pu me satisfaire.
Un cœur comme le mien, sçait par un digne effort,
Inventer des tourmens plus cruels que la mort.

L'ambition vous guide, & l'amour vous enflâme ;
Ah ! par ces deux endroits je veux fraper votre ame,
Et vous livrer en proie au tourment sans égal
De voir Sceptre & Maîtresse au pouvoir d'un Rival.

CYRUS.

Ce Rival n'aime point, ou je ne dois pas craindre
Qu'en adorant Mandane il ose la contraindre.
Mais, Madame, je veux qu'oubliant son devoir,
Il exerce sur elle un injuste pouvoir ;
Quels que soient ses projets, croit-il que Cyaxare
Souffre que de son Trône un Etranger s'empare ?

Si son cœur pour mes feux se déclare aujourd'hui,
Je ne le dois qu'au sang qui m'unit avec lui :
Ou plutôt, si j'aspire au Trône d'Ecbatane,
Je fonde tous mes droits sur le cœur de Mandane.
Il est inébranlable, & j'ose me flatter
Qu'aucun Rival sur moi ne pourra l'emporter.

TOMYRIS.

L'approche de la mort est assez effroyable,
Pour faire chanceler ce cœur inébranlable.

CYRUS.

Grands Dieux !

TOMYRIS.

A m'obéir il faut la préparer,
Seigneur, ou vous résoudre à la voir expirer.
A lui percer le sein trop de fureur m'anime ;
Elle mourroit, vous dis-je.

CYRUS.

Hé ! quel est donc son crime ?

TOMYRIS.

Quoi ? pour ses intérêts je viens de perdre un fils ;
Et vous me demandez quel crime elle a commis ?
Ne me contraignez pas d'en dire davantage,
Et, s'il m'échape un mot, craignez tout de ma rage.

CYRUS.

Inhumaine, éclatez ; je l'attens sans effroi :
Mais épargnez Mandane ; & ne perdez que moi.

TOMYRIS.

Non ; & de l'immoler ma main impatiente...
Pour la dernière fois, qu'elle épouse Aryante.

Je vais vous l'envoyer. Noubliez pas, Seigneur,
Que je vous ai chargé d'y préparer son cœur.

CYRUS.

Juste Ciel !

TOMYRIS.

Je conçois quel est votre supplice.
Mais je vous fais peut-être un plus grand sacrifice.
Au point que je la hais, ce n'est pas sans effort,
Que je puis me priver du plaisir de sa mort.
Enfin vous l'allez voir, lui parler, & l'entendre ;
Et j'en ai dit assez pour vous faire comprendre

Que du fort de ses jours vous allez décider ;
Qu'il importe sur-tout de la persuader.
N'oubliez aucun soin, s'il le faut, auprès d'elle.
Prenez les noms honteux d'ingrat & d'infidelle.
Adieu ; pour la sauver ménagez les instans,
Et le fer à la main songez que je l'attens.

Scène V.

CYRUS, seul.

F Rappé, failli d'horreur à cet Arrêt terrible,
A tout autre revers je demeure insensible ;
Et j'ai presque oublié qu'après tous mes exploits,
Je viens d'être vaincu pour la première fois.
Grands Dieux ! qu'auprès de vous les Puissances mortelles

Doivent se préparer à de chutes cruelles !
J'ai fait voler mon nom aux plus lointains climats ;
J'ai fait trembler les Rois, j'ai détruit leurs États ;
Rien n'a pu s'opposer aux desirs de mon ame ;
Et je me trouve enfin vaincu par une femme.
Mais ce n'est rien encor. Cette femme en fureur,
Après m'avoir vaincu, m'inspire la terreur.
Ma fermeté s'étonne, & ma raison s'égare.
Que venois-je chercher dans ce climat barbare ?
O toi qu'on veut priver de la clarté du jour,
Et qui n'as d'autre crime ici que mon amour !
Ne viens-je de si loin faire éclater mon zèle,
Que pour te dire enfin : Je suis un infidèle ?
Cependant il le faut, j'en ai reçu l'arrêt.
Pour te donner la mort le fer est déjà prêt.

Mais on vient. Justes Dieux ! C'est Mandane elle-même.
Peut-on plus tristement recevoir ce qu'on aime ?

Scène VI.

CYRUS, MANDANE, CLEONE.

MANDANE.

I L est donc vrai, Seigneur, vous êtes en ces lieux ?

CYRUS.

Oui, c'est Cyrus captif, qui se montre à vos yeux,

Madame ; & le destin jadis si favorable,
Du plus heureux des Rois fait le plus misérable.

MANDANE.

Après cette rigueur qu'il exerce sur vous,
Je ne puis murmurer de ressentir les coups.
Cyrus chargé de fers, doit soulager mes chaînes ;
Cyrus infortuné doit adoucir mes peines.

CYRUS.

Madame, du destin contre nous irrité
Vous ne connoissez pas toute la cruauté.

MANDANE.

Non ; les plus rudes coups ont beau fraper mon ame,
Vous pouvez feul...

CYRUS.

Hélas ! hé, que puis-je, Madame ?

MANDANE.

M'aimer, & c'est assez pour combler mes defirs.
Renouvellons l'ardeur de nos premiers foupirs ;
Rappellons cette foi fi faintement jurée :
Cet amour dont le tems respecte la durée ;
Cet hymen qui devoit à jamais nous unir.
Quels maux n'adoucit point un fi cher fouvenir ?
Mais quoi ? vous vous troublez. Vous gardez le filence.
Vous détournez les yeux.

CYRUS, à part.

Dieux ! quelle violence !

MANDANE.

Ah ! que vous m'allarmez ! expliquez-vous, Seigneur ;
Votre cœur n'a-t-il plus pour moi la même ardeur ?

CYRUS.

Ah ! Madame...

MANDANE.

Parlez. Mon ame impatiente
Ne peut plus soutenir...

CYRUS.

Epousez Aryante.

MANDANE.

Que j'épouse Aryante ! Ah, cruel ! est-ce vous
Qui devez m'inspirer le choix d'un autre Epoux ?

CYRUS.

Je fçai qu'à mon Hymen vous êtes destinée :
Mais que fert cette foi que vous m'avez donnée,
Si mon cœur...

MANDANE.

Achevez.

CYRUS.

Reprenez votre foi.
Je ne mérite pas que vous bruliez pour moi.
Otez-moi votre amour, donnez-moi votre haine,
Je fuis...

MANDANE.

Poursuivez.

CYRUS.

Ciel !... Gardes, qu'on me remene.

Scène VII.

MANDANE, CLEONE.

MANDANE.

Q Ue deviens-je, Cléone ? & quel sort est le mien ?
Que m'a-t-on annoncé ? Quel funeste entretien !
Cyrus, dont j'attendois ici ma délivrance,
Cyrus, dans mes malheurs ma dernière espérance,
Cyrus que j'implorais dans mon funeste sort,
Ce Cyrus, vient enfin pour me donner la mort.
En faveur d'un Rival tu vois ce qu'il m'inspire.
Hélas ! en me quittant qu'a-t-il voulu me dire ?
Il est... Ah ! le cruel n'a parlé qu'à demi.
Du coup qu'il me portoit sans doute il a frémi ;
Mais de cet entretien tout ce que je rappelle,
Ne m'annonce que trop qu'il est un infidèle.

CLEONE.

Madame, pardonnez. Sur un simple soupçon
Vous accusez trop-tôt Cyrus de trahison.
Non ; d'un crime si noir son cœur n'est pas capable.

MANDANE.

Hé, tu veux l'excuser ! il n'est que trop coupable.

N'as-tu pas vu toi-même avec quelle froideur
Il a reçu l'aveu de ma constante ardeur ?
Quel trouble il a fait voir ! quel desordre, Cleone !
Non, je n'en puis douter, le cruel m'abandonne ;
Et plus barbare encor pour moi que Tomyris,
Il veut... Mais quel soupçon vient frapper mes esprits ?
Si j'en crois Aryante ; au perfide que j'aime
La Reine offre sa main avec son diadème.
Auroit-il accepté... Puis-je en douter, grands Dieux ?
Cyrus n'est pas Amant, il est ambitieux.
Si du fond de l'Asie il vient briser mes chaînes,
Mon Trône est le seul prix qu'il propose à ses peines.
Cet espoir le flattoit ; le sort l'a démenti,
Et dans ce grand revers il a pris son parti.
L'ingrat ne m'aime plus.

CLEONE.

Dites plutôt, Madame,
Qu'il ne brula jamais d'une plus belle flâme ;
Qu'étouffant un amour qui vous feroit fatal,
Son cœur pour vous sauver, vous cede à son Rival.
Captif, il est contraint de ceder à l'orage :
Il sçait de Tomyris tout ce que peut la rage.
Il prévoit les malheurs qui vont tomber sur vous.

MANDANE.

Que ne m'épargnoit-il le plus cruel de tous !
Croit-il donc que l'exil, la prison, la mort même

Approche du malheur de perdre ce qu'on aime ?
Que de tout autre sort mon cœur soit allarmé ;

Helas ! s'il le peut croire, il n'a jamais aimé.
Mais tu prétens en vain me rendre l'espérance ;
Je n'ai vu dans ses yeux que de l'indifférence.
L'ingrat pour Tomyris garde tout son amour.
Ma Rivale triomphe ; & peut-être en ce jour...
Non, ne le souffrons pas. Viens ; qu'on cherche Aryante.
S'il m'aime, qu'il me serve au gré de mon attente.
Ah ! s'il ose arracher Cyrus à Tomyris,
Il peut tout espérer ; ma main est à ce prix.

ACTE III.

Scène PREMIERE.

ARYANTE, ORONTE.

ORONTE.

O Ui, Seigneur, Tomyris m'a chargé de vous dire
Qu'à combler tous vos vœux Cyrus même conspire.
Pour arracher Mandane aux plus funestes coups,
Feignant d'être infidelle, il a parlé pour vous ;

La Princesse alarmée, interdite, incertaine :
Pour mieux être éclaircie a demandé la Reine ;
Et vous rendrez bientôt graces à Tomyris
De tout ce que pour vous les soins ont entrepris.

ARYANTE.

Ce que tu dis, Oronte, a-t-il quelque apparence ?
Et dois-je sur ta foi reprendre l'espérance ?
Quoi ! je pourrois... hélas ! que j'aime à me tromper !
Si le destin me rit, c'est pour me mieux fraper.
Du bien qu'il me promet, l'agréable mensonge,
Sans doute en un moment s'enfuira comme un songe,
Et mon heureux rival... ah ! j'en frémis d'horreur.
Mon espoir en mourant r'anime ma fureur.
Fortune, de tes coups c'est ici le plus rude.
J'avois fait de mes maux une longue habitude ;

Mais, fi près d'un bonheur où je n'osois penfer,
Malheur à mon Rival, s'il m'y faut renoncer.
Mais on vient...

Scène II.

ARYANTE, ARIPITHE, ORONTE.

ARIPITHE.

E N ces lieux Cyrus prêt à se rendre,
Vous demande, Seigneur, un moment pour l'entendre,

Et la Reine consent...

ARYANTE.

Aripithe, il suffit ;

(Aripithe se retire.)

Qu'il vienne. Justes Dieux ! quel trouble me faïfit !

Le seul nom de Cyrus rallume ma vengeance ;
Et comment sans horreur soutenir sa présence ?

Scène III.

CYRUS, ARYANTE, ORONTE.

CYRUS.

Vous triomphez, Seigneur, de tenir sous vos loix,
Un Roi qui commandoit aux plus superbes Rois,
Avant que les destins vous donnant la victoire,
L'eussent précipité du faite de la gloire.
Mais quoi que ce triomphe ait pour vous d'éclatant,
La fortune ennemie, en me précipitant,
Vous en offre un nouveau, que vous n'osiez attendre ;
Oui, jusqu'à vous prier elle me fait descendre.
Malgré tout mon orgueil je m'y trouve réduit,
Et c'est le seul dessein qui vers vous me conduit.
Vous sçavez pour quels jours je vous demande grace ;

D'une Reine en fureur vous sçavez la menace,
Mandane doit périr, ou vous voir son époux,
Il faut qu'elle choisisse entre la mort & vous.
Je prévois ses refus, j'en prévois la vengeance,
Et c'est à vous, Seigneur, à prendre sa défense ;
Car je ne pense pas qu'à lui donner la mort
Avec ses ennemis son Amant soit d'accord :
Et quand de son trépas l'épouvantable image
Lui feroit accepter un Hymen qui l'outrage ;
Ce bien eût-il pour vous mille fois plus d'attraits,
J'ose m'en assurer, vous ne voudrez jamais
Qu'une grande Princesse en secret vous accuse
D'arracher une main que son cœur vous refuse.

ARYANTE.

Et sur quoi croyez-vous, qu'en acceptant ma foi,
Sans l'aveu de son cœur sa main se donne à moi ?

Le trône que j'occupe est-il indigne d'elle ?
Mon amour ne peut-il en faire une infidelle ?
Et tout ce que j'ai fait pour lui sauver le jour,
Seroit-il trop payé par un tendre retour ?

CYRUS.

Quoi ? Mandane pourroit... Non, je ne le puis croire ;
Pour trahir ses sermens elle aime trop la gloire ;
Et du don de son cœur je serois peu jaloux,
S'il s'étoit oublié jusqu'à bruler pour vous.

ARYANTE.

A quel point osez-vous vous oublier vous-même ?
Quoi ? tout chargé de fers... Dieux ! quel orgueil extrême !

Vaincu, jusqu'au mépris vous portez votre cœur ;
Que feriez-vous de plus si vous étiez vainqueur ?

CYRUS.

Si le destin sur vous m'eût donné la victoire,
Mon cœur à s'abaisser eût mis toute la gloire.
N'en doutez point, Seigneur ; des Rois tels que Cyrus,
Ne sont jamais plus fiers que lorsqu'ils sont vaincus.

ARYANTE.

Mais sçavez-vous, Seigneur, qu'une fierté si vaine,
A quelque éclat enfin pourroit porter ma haine,
Et qu'il est dangereux d'irriter mon courroux ?

CYRUS.

Oui, tout mon sort dépend de la Reine & de vous,
Mais ce même destin qui vous en fait l'arbitre,
Ne peut-il pas sur vous me donner même titre ?
Quels Rois, quels Conquérans se sont jamais flattés
D'avoir fixé le cours de leurs prospérités ?
Tant que l'astre du jour roule encor sur nos têtes,
Notre bonheur chancelle ainsi que nos conquêtes :
Tout notre sort dépend du dernier de nos jours ;
Et vous n'ignorez pas que sans un prompt secours,
Un Roy qui du destin défioit le caprice,
Expiroit à mes yeux dans un honteux supplice.
Mais n'allez pas chercher des exemples si loin,
Cyrus peut aujourd'hui vous épargner ce soin.
Plus je fus élevé, plus ma chute est terrible ;

Et mon dernier malheur sert de preuve infaillible
Que le sort me gardoit les plus perfides coups,
Puisqu'il m'abaisse assez pour me soumettre à vous.

ARYANTE.

Ah ! c'en est trop enfin, & ce sanglant outrage...
Mais à vous épargner, trop d'intérêt m'engage ;
Et si mon bras diffère à venger vos mépris,
Rendez grace aux bontés qu'a pour vous Tomyris,
Elle attache à vos jours les jours de la Princesse.

CYRUS.

Ah ! Seigneur, à ce nom toute ma fierté cesse.
Si vous ne la sauvez, Mandane va périr,
Et c'est à vous enfin que je dois recourir.
Vous me devez, Seigneur, quelque reconnaissance
D'avoir su condamner mon amour au silence.
Oui, pour porter Mandane à vous donner la main,

J'ai pris soin d'étouffer mes soupirs dans mon sein.
Voilà ce que j'ai fait pour vous, contre moi-même,
Et que ne fait-on pas pour sauver ce qu'on aime !
Un poignard dans son sang alloit être trempé ;
Un mot, un seul regard, un soupir échappé
Eût été de la mort l'arrêt irrevocable :
Pour vous la conserver j'ai feint d'être coupable.
Il ne tient pas à moi qu'elle ne soit à vous :
Mais fi de Tomyris bravant tout le courroux,
Elle aime mieux la mort qu'un funeste Hymenée,
Songez que vous l'aimez, qu'elle est infortunée,
Et que dans le péril qui menace ses jours,

Ce n'est plus que de vous qu'elle attend du secours,
Mais je dois vous quitter, Seigneur, je vois la Reine.

Scène IV.

TOMYRIS, CYRUS, ARYANTE ;

TOMYRIS, arrêtant Cyrus.

Non, ne me fuyez pas, ne craignez plus ma haine.
Nos differens, Seigneur, vont finir pour jamais ;
Et Mandane consent à nous donner la paix.

CYRUS.

Qu'entens-je ?

TOMYRIS.

Avec mon fils elle doit être unie,
Et c'est par cet Hymen que la guerre est finie.

CYRUS.

Et Mandane y consent ?

TOMYRIS.

Elle en fait son bonheur.

CYRUS.

Dieux ! de quel nouveau trait me percez-vous le cœur ?
(à Tomyris.) Barbare, triomphez, livrez-vous à la joie,

Jouissez des tourmens où mon ame est en proie :
Moi-même j'ai porté Mandane à me trahir,
Pour trop l'aimer, hélas ! je m'en suis fait haïr :
Plus que je ne voulois je l'ai persuadée,
Et par moi votre rage est si bien secondée,
Que d'un affreux Hymen qui m'ouvre le tombeau,
J'ai de ma propre main allumé le flambeau.
Achevez votre ouvrage : après ce coup funeste,
Je demande la mort, c'est tout ce qui me reste :
Mon rival est heureux, ne me condamnez pas
Au supplice de voir Mandane entre ses bras.
Et pour vous, & pour lui, ma mort est nécessaire.
Oui, Madame ; & sur-tout gardez qu'on la diffère :
Un moment peut changer votre sort & le mien,
Je vous laisse y penser ; mais consultez-vous bien ;
Et si votre fureur rit de mon impuissance,
Craignez cent mille bras armés pour ma vengeance.

Scène V.

TOMYRIS, ARYANTE.

ARYANTE.

Vous l'entendez, Madame ; & notre fureté
Nous fait de son trépas une nécessité.
Pour arrêter ces bras dont la vengeance est prête,
Au milieu de son camp faisons porter sa tête ;
Dès qu'il ne fera plus, tous ces peuples soumis,

Loin d'être les vengeurs, seront les ennemis,
Et de leurs fers brisés viendront nous rendre graces,
Plutôt que d'accomplir ses superbes menaces.
Ne differez donc pas.

TOMYRIS.

Détrompez-vous, Seigneur,
Craignez tout des efforts d'une première ardeur,
Tous ces peuples soumis sont faits à l'esclavage ;
Et de la liberté quand nous perdons l'usage,
Le temps seul dans nos cœurs en reveille l'amour.
Non, non, ce n'est point là l'ouvrage d'un seul jour.
Cyrus à son courage égalant sa prudence,
Prend soin sur les bienfaits de fonder sa puissance.
Moi-même, je l'ai vu de vingt Rois entouré :
Quel respect ! quel amour ! il en est adoré.
Je ne rends qu'à regret ce tribut à sa gloire.
Mais on adorera jusques à sa memoire ;
Et s'il perd par nos mains la lumiere des Cieux,
Mille fleuves de sang inonderont ces lieux.
Je vous l'ai déjà dit ; les Persans pleins de rage,

Bientôt de la prison viendront venger l'outrage.
Malgré tous mes captifs qu'ils offrent pour Cyrus,
Ils n'ont pu de ma part obtenir qu'un refus.
Pour prévenir les maux où le Ciel nous condamne,
Il faut sans différer vous unir à Mandane.
Je l'ai laissée en proie à ses soupçons jaloux,
Elle veut un moment s'expliquer avec vous,

Sans doute par Cyrus se croyant outragée ;
Sa dernière espérance est de se voir vengée.
Si sa bouche pour vous se déclare une fois,
Cyrus, tout fier qu'il est, respectera son choix ;
Ou plutôt pour jamais renonçant à sa flamme,
A la seule grandeur il livrera son âme.

ARYANTE.

Non, ne nous flattons pas de le voir en ce jour ;
Pour se rendre à sa gloire oublier son amour.
Pour Mandane un tel sort ne fut jamais à craindre,
Elle allume des feux que rien ne peut éteindre :
Et l'ingrate à mon cœur ne l'a que trop appris,
Puisque je l'aime encor après tous ses mépris.

TOMYRIS.

Hé bien, de ses mépris punissez l'insolence,
Et dans un prompt Hymen cherchez-en la vengeance.

ARYANTE.

Ah ! s'il faut me venger, c'est plutôt d'un rival,
Qui seul de mon bonheur est l'obstacle fatal :
Tant qu'il verra le jour, point d'Hymen à prétendre.
Pour en briser les nœuds il peut tout entreprendre ;
Fier même dans les fers, si jamais il en sort,

Il sacrifiera tout à son jaloux transport ;
Il faut le perdre enfin, ou ma perte est certaine.

TOMYRIS.

Vous parlez en rival, je dois agir en Reine.
Si ce fameux captif perissoit aujourd'hui,

Tout mon peuple aussi-tôt périroit après lui.
Cependant je vois trop que pour vous satisfaire,
En vain je veux agir moins en Reine qu'en Mere :
Il est tems de me rendre au bien de mes Sujets,
Je ne puis les sauver qu'en acceptant la paix.
Mais songez à quel prix Cyrus me la propose :
De tous nos differens il faut ôter la cause,
Il faut remettre enfin Mandane en liberté ;
Votre cœur sur ce point s'est-il bien consulté ?
Et peut-il sans fremir perdre tout ce qu'il aime ?

ARYANTE.

Dieux ! à quoi me résoudre ?

TOMYRIS.

A vous vaincre vous-même,
A servir un rival, à couronner les feux,
A mourir, puisqu'enfin vous n'osez être heureux,
J'avois pour votre amour signalé ma prudence,
Il ne vous en coutoit qu'un peu de violence.
Vous n'avez pas voulu. Soupirez, gemissez ;
Venez voir d'un rival les feux recompensez :
Mais n'accusez que vous d'un Hymen si funeste.

ARYANTE.

Moi, je pourrois former des nœuds que je deteste !
C'en est fait, je me rends. Le bonheur d'un rival
Est de tous les malheurs pour moi le plus fatal.
Oui, sans plus différer, achevons notre ouvrage,
Pour devenir heureux mettons tout en usage ;
Et vous, ne cessez point d'exercer vos bontés,
Madame.

TOMYRIS.

J'en ai plus que vous ne méritez.
Mandane par mon ordre à vos yeux va paroître ;
Confirmez les soupçons qu'en son cœur j'ai fait naître,
Etalez de Cyrus l'outrage sans égal,
Le mépris d'une main qu'il cède à son rival.
Sur-tout, faites sentir à son âme jalouse,
Qu'il m'aime ; & s'il le faut, dites-lui qu'il m'épouse.
Déjà dans sa prison j'ai fait semer ce bruit,
Répondez à des soins dont vous aurez le fruit.
Mais je la vois venir, je vous laisse.

Scène VI.

ARYANTE, MANDANE, Gardes.

ARYANTE.

H ! Madame,
Dois-je en croire aux transports que je sens dans mon âme ?

Et lorsque dans ces lieux on vous ose outrager,
Serois-je assez heureux pour pouvoir vous venger ?

MANDANE.

Oui, Seigneur ; on me fait une mortelle offense,
Et je veux vous charger du soin de ma vengeance.

Jusques dans ma prison un bruit injurieux
M'annonce que Cyrus va regner en ces lieux ;
L'ingrat pour Tomyris me quitte & me dédaigne ;
Mais vous-même, Seigneur, souffrirez-vous qu'il regne ?
Verrez-vous un rival malgré vous s'établir
Dans un rang que vous seul avez droit de remplir ?

ARYANTE.

Hélas ! que j'oublierois aisément cette audace,
S'il ne me disputoit que cette seule place !
Mais mon destin, Madame, aura bien plus d'horreur,
S'il occupe à la fois mon trône, & votre cœur.

MANDANE.

Mon cœur ! Et vous pouvez me tenir ce langage ?
Non, il n'aura jamais ce superbe avantage.
Je ne vous cache point que l'Auteur de mes jours
N'ait fait naître pour lui mes premières amours ;
Et que par mille exploits éblouissant mon âme,
Cyrus jusqu'aujourd'hui n'ait accru cette flâme.
Mais que je l'aime encore après sa lâcheté !
Non, mon cœur n'est point fait pour cette indignité.
Je ne vois plus en lui que l'objet de ma haine.

ARYANTE.

Ah ! Dieux ! que n'est-il vrai ! la mort feroit certaine ;
Et son sang...

MANDANE.

Arrêtés, moderez ce transport,
Ce feroit l'épargner que lui donner la mort.
Qu'il vive dans vos fers, que pour prix de son crime,
D'un éternel remors son cœur soit la victime.

ARYANTE.

Et vous le haïssez ?

MANDANE.

Si je le hais ! grands Dieux !
A-t-il rien oublié pour se rendre odieux ?
Mais, Seigneur, je le vois ; en vain de ma vengeance
Mon cœur sur votre amour a fondé l'espérance,
Et j'ai trop présumé de mes foibles appas,
Quand j'ai cru...

ARYANTE.

Juste Ciel ! je ne vous aime pas !
Ah ! depuis le moment que mon ame éperdue
A pris dans vos beaux yeux cet amour qui me tue,
Vos rigueurs, vos mépris, le bonheur d'un rival,
Ont-ils éteint l'ardeur d'un poison si fatal ?
Pour vous mettre à couvert des fureurs de ma mere
Prête à venger sur vous tout le sang de mon frere,
N'ai-je pas dévoué ma tête à son courroux ;
Helas ! combien de fois ai-je tremblé pour vous !

MANDANE.

Hé bien, si vous m'aimez, osez tout entreprendre.
Pour mettre votre amour en droit de tout prétendre ;
Si ma main est pour vous un assez digne prix,

Arrachez à Cyrus celle de Tomyris.

ARYANTE.

Dieux ! que m'ordonnez-vous ?

MANDANE.

Vous balancez !

ARYANTE.

Cruelle !

S'il ne faut que mourir pour vous prouver mon zèle,
Parlez, mon sang est prêt, il brule de sortir ;
Mais d'un affreux trépas qui peut vous garantir ?
Et que n'osera point une Reine barbare,
Si contr'elle aujourd'hui pour vous je me déclare ?
Ne précipitons rien, il est d'autres secours,
Je puis briser vos fers sans exposer vos jours.
Pour les mieux assurer, differons nos vengeances,
Jusqu'en votre prison j'ai des intelligences.
Oui, Madame, & bientôt tout me sera permis,
Si le succès répond au soin de mes amis.
Assuré de vos jours je n'aurai plus d'allarmes,
Pour soutenir mes droits j'aurai recours aux armes,
Et vous verrez Cyrus contraint à renoncer
Au vain espoir d'un trône où je dois vous placer.

MANDANE.

Quel supplice pour lui ! je goûte par avance,
Le plaisir que mon cœur attend de ma vengeance.
Il y manque un seul point, c'est qu'il en soit instruit.
S'il pouvoit l'ignorer, j'en perdrais tout le fruit.
Quel triomphe pour moi ; si l'ingrat qui m'outrage

Peut savoir que sa chute est mon unique ouvrage !
Qu'il l'apprenne, Seigneur. Avant de le punir,
Pour la dernière fois je veux l'entretenir,
Et dans cet entretien lui montrer tant de haine,
Qu'en cherchant qui le perd, il me trouve sans peine.

ARYANTE.

Vous voulez, dites-vous !... Non, ne le voyez pas.

MANDANE.

Que craignez-vous ?

ARYANTE.

Je crains vos dangereux appas.
Je ne connois que trop que tout leur est possible.
Cyrus même autrefois n'y fut que trop sensible ;
Et si les premiers feux alloient se rallumer,
Vous l'aimeriez encor...

MANDANE.

Moi, je pourrais l'aimer ?
Que vous connoissez mal la fierté de mon ame !
Qu'il vienne ; & mon courroux à vos yeux...

ARYANTE.

Non, Madame,
Je n'y puis consentir. Pour punir un ingrat,
Le plus profond silence est plus sûr que l'éclat.

MANDANE.

Vous ne voulez donc pas répondre à mon envie ?

ARYANTE.

Ce funeste plaisir vous couteroit la vie.
Tout m'allarme, Madame ; & je crains en ce jour
La haine de ma mere, autant que votre amour.

MANDANE.

Non ; ces vaines raisons n'ont rien qui m'éblouisse ;
Et je vois vos refus malgré votre artifice.
Mais enfin je vous viens d'expliquer mes souhaits ;
Si je ne vois Cyrus, ne me voyez jamais.

Scène VII.

ARYANTE, seul.

Q Uel coup de foudre, ô Ciel ! détruit mon espérance !
D'un bonheur trop charmant, ô trop vaine apparence !

O revers imprevu qui confond mes esprits !
Allons sur ce malheur consulter Tomyris.

ACTE IV.

Scène PREMIERE.

TOMYRIS, GELONIDE, ARYANTE.

TOMYRIS.

N On, ne permettons pas leur fatale entrevue,
La princesse à jamais pour vous seroit perdue,
En vain à votre hymen j'aurois sçu la porter,
Un éclaircissement feroit tout avorter.
Cyrus triompheroit ; il est tems qu'il perisse.
Reposez-vous sur moi du soin de son supplice.
Mais les Persans pourroient empêcher son trépas ;
Allez à leur fureur opposer votre bras.

ARYANTE.

Ah ! de tous les Persans perdons le plus terrible.
Assuré de sa mort je vais être invincible.

TOMYRIS.

Allez combattre & vaincre, & j'atteste les Dieux
Que vous ne verrez plus de Rival en ces lieux.

ARYANTE.

Mais...

TOMYRIS.

Ne répliquez plus ; hâtez-vous, le temps presse.

ARYANTE.

Oui, Madame, j'y cours. (à part) Songeons à ma Princesse.

Scène II.

TOMYRIS, GELONIDE.

GELONIDE.

Vous allez donc, Madame, immoler votre Amant ?

TOMYRIS.

Du cœur de Tomyris juge plus sainement.
C'est d'un sang odieux que ma main fera teinte.
Pour éloigner mon fils j'ai recours à la feinte ;
Enfin je ne voi plus d'obstacle à ma fureur,
Et ma Rivale ici n'a plus de protecteur.

GELONIDE.

Mais, Mandane au tombeau, qu'esperez-vous, Madame ?

TOMYRIS.

Je te l'ai déjà dit ; les transports de mon ame
Tiennent de la fureur autant que de l'amour ;
L'un & l'autre en tyrans y regnent tour à tour ;
Et s'il faut t'avouer lequel des deux l'emporte,
Je sens que la fureur est enfin la plus forte.
L'amour a beau parler, je ne l'écoute plus,
Et je ne répons pas que j'épargne Cyrus.
Commençons toutefois par immoler Mandane.
Au destin qui l'attend c'est lui qui la condamne.
Tu vois par l'entretien qu'elle ose demander,

Si l'ingrat a pris soin de la persuader.
Je veux bien cependant, avant qu'elle périsse,
Garder pour son trépas quelque ombre de justice.
Elle trompe Aryante, & loin de m'obéir,
Avec elle Cyrus conspire à me trahir.
Il faut qu'ils soient tous deux convaincus de leur crime,
Et pour lors ma fureur choisira sa victime.
Mandane & son Amant en ces lieux vont venir ;
Sans témoins, par mon ordre, ils vont s'entretenir ;
C'est où je les attens. Qu'ils viennent, Gélonide :
De leur sort & du mien cet entretien décide.
Mandane l'a voulu j'y consens à mon tour.
Mais, ô plaisir funeste ! elle en perdra le jour ;
On ouvre, je la vois ; dissimulons encore.

Scène III.

TOMYRIS, MANDANE, GELONIDE.

TOMYRIS.

J E cede aux volontés d'un fils qui vous adore,
Madame, & je veux bien risquer en sa faveur
Tout le droit que Cyrus m'a donné sur son cœur.
Je ne me flatte point : je sçai que ma conquête
Peut encor m'échaper, si ma main ne l'arrête ;
Et mon hymen peut-être auroit dû prévenir
L'entretien que mon fils vous a fait obtenir.

Vous allez voir Cyrus. Si vous l'aimez, Madame,
Par des reproches vains n'accablez point son ame.
Il n'est que trop puni de vous manquer de foi ;
Il perd bien plus en vous qu'il ne retrouve en moi.
Sur-tout, gardez-vous bien d'ajouter à la plainte,
Le soin de rallumer une espérance éteinte.
Je le connois, je sçai qu'il est ambitieux,
Que la seule grandeur peut éblouir ses yeux,
Et qu'il vous donneroit toute la préférence,
Si mon Trône & le vôtre entroient en concurrence :
Mais songez qu'il perdrait & le vôtre & le mien,
Et que pour l'aggrandir vous ne pouvez plus rien.

MANDANE.

Ah ! de grace, quittez ces injustes allarmes,
Madame. Hé pensez-vous qu'au défaut d'autres charmes,
Je daigne avoir recours à l'éclat des grandeurs,
Pour éblouir les yeux & captiver les cœurs ?
Cyrus, je le confesse, autrefois sçut me plaire.
J'avois cru qu'il m'aimoit : cette erreur me fut chère ;
Mais mon cœur aussi-tôt libre que détrompé,

Est enfin tout entier de sa gloire occupé.
Oui, Madame, Cyrus peut croire que je l'aime.
Il faut de son erreur le détromper lui-même ;
Que sur-tout par ma bouche il en soit éclairci ;
Et c'est dans ce dessein que je l'attens ici.

TOMYRIS.

Ou je suis fort trompée, ou j'entrevois, Madame,
A travers ce dépit quelque reste de flamme :

L'objet qui la causa pourroit la rallumer.
Non, ne le voyez point.

MANDANE.

C'est trop vous allarmer.
Pour rappeler à moi l'ingrat qui m'abandonne,
Je ne puis, comme vous, donner une Couronne.

TOMYRIS.

Vous pourriez lui donner un malheureux amour,
Qui peut-être à tous deux vous coûteroit le jour :
Craignez une vengeance où ma gloire m'engage ;
Songez que je suis Reine, & sensible à l'outrage ;
Qu'enfin... Mais Cyrus vient.

Scène IV.

TOMYRIS, CYRUS, MANDANE, GELONIDE.

CYRUS.

Q U'exigez-vous de moi ?
Faut-il redire encor que j'ai trahi ma foi ?
Pourquoi redemander un aveu qui me blesse ?
N'avez-vous pas déjà celui de la Princesse ?

TOMYRIS.

Elle a voulu, Seigneur, s'expliquer avec vous ;
Et mon fils y consent, loin d'en être jaloux.
Achevez d'étouffer une funeste guerre.
Vous sçavez de quel sang j'ai vu rougir la terre.

Je veux bien l'oublier ; songeons à nous unir :
Mon fils est à l'Autel, hâtez-vous d'y venir.
(à Mandane)
Vous ne pouvez trop tôt répondre à sa tendresse.
(à Cyrus)
Vous, Seigneur, vous sçavez quelle est votre promesse.

Scène V.

CYRUS, MANDANE.

CYRUS.

Vous allez donc combler les desirs de son fils ?

MANDANE.

Je tiendrai, comme vous, tout ce que j'ai promis.

CYRUS.

Je l'ai voulu, Madame, & je ne puis m'en plaindre ;
Mais puisqu'il m'est permis de ne me plus contraindre,
Mon cœur, je l'avourai, se flatoit en secret,
Qu'on me perdrait du moins avec quelque regret.

MANDANE.

Hé sur quoi fondiez-vous cette vaine espérance ?
Devois-je être fidelle après votre inconstance ?
En me sacrifiant vous étiez-vous flatté
Du barbare plaisir de vous voir regretté ?
Ah ! vous jouiriez trop de votre sacrifice ;
Et moi, je traiterais avec trop d'injustice

L'ardeur d'un tendre amant ou plutôt d'un Epoux,
Qui d'un cœur sans partage est plus digne que vous.

CYRUS.

O Ciel ! il est donc vrai ? votre cœur infidèle
Brûle pour mon Rival d'une flâme nouvelle ;
Mais que dis-je, nouvelle ? Un si parfait amour

N'est pas dans votre cœur formé depuis un jour :
Et tantôt mon Rival... Dieux ! je n'osois le croire.
Hé, pouvois-je penser, sans bleffer votre gloire,
Que tandis que Cyrus, au seul bruit de vos fers,
Abandonnoit pour vous cent Triomphes divers,
Et dans un vaste champ ouvert à ses conquêtes
Négligeoit de cueillir des palmes toutes prêtes,
Pour venir en ces lieux vous consacrer les jours,
Votre cœur lui gardât de perfides amours ?

MANDANE.

Hé de quoi m'a servi l'ardeur de votre zèle ?
N'avois-je pas assez de ma douleur mortelle ?
Falloit-il redoubler l'horreur de ma prison
Par l'horreur du parjure & de la trahison ?
Que ne me laissiez-vous dans un long esclavage ?
J'aurois pu me flater que votre grand courage
Gardoit, pour le dernier de ses fameux exploits,
L'honneur de m'arracher à de barbares loix :
Ou du moins votre cœur m'auroit permis de croire
Qu'il n'oublioit l'amour que pour suivre la gloire.
Mais, hélas ! vous venez, vous volez en ces lieux,

Pourquoi ? Pour étaler vos mépris à mes yeux ;
Et vous portez si loin votre injustice extrême,
Qu'aux mains d'un autre Epoux vous me livrez vous-même.

CYRUS.

Cruelle ! il falloit donc vous conduire à l'autel,
Et vous laisser tomber sous un couteau mortel ?
D'une Reine en fureur vous étiez la victime.
J'ai voulu vous sauver : voilà quel est mon crime.
Oui, réduit à vous voir, par un arrêt fatal,
Dans les bras de la mort, ou dans ceux d'un Rival,
Je n'ai point balancé. Vous sçavez tout le reste.

Chargé de proposer un hymen si funeste,
Quel tourment ! De moi-même il m'a fallu garder ;
Il m'importoit sur-tout de vous persuader.
Je l'ai fait : Vous allez épouser Aryante,
Et moi je vais mourir. Regnez, vivez contente.
Mais pour sauver vos jours, quand je cours au trépas,
Si vous ne me plaignez, ne me condamnez pas.

MANDANE.

Qu'ai-je entendu ? grands Dieux ! que je suis criminelle !
Quoi ! j'ai pu soupçonner l'amant le plus fidèle,
Tandis qu'il s'immoloit pour me prouver sa foi :
Ah, Seigneur ! si jamais vous brûlâtes pour moi,
Et si vous connoissez l'amour & sa puissance,
Pardonnez une erreur qui lui doit sa naissance.
Vous sçavez qu'un cœur tendre est toujours allarmé ;

Et j'aurois moins failli, si j'avois moins aimé.
J'avourai, s'il le faut, que je n'ai pas dû croire
Qu'un Héros jusqu'ici couvert de tant de gloire,
En eût terni l'éclat par une trahison :
Mais pouvois-je vous perdre, & garder ma raison ?

CYRUS.

Ah ! c'en est trop, Madame ; Aryante lui-même
Ne peut qu'être jaloux de mon bonheur extrême.
Allez à ce Rival engager votre foi.
Je triomphe de lui ; votre cœur est à moi.

MANDANE.

Moi, je pourrois souffrir qu'une fatale chaîne
Me livrât pour jamais à l'objet de ma haine !
Mais vous-même, Seigneur, pourriez-vous le souffrir ?
Il m'attend à l'autel ; j'y vais, mais pour mourir.

CYRUS.

Pour mourir ! justes Dieux ! quel funeste langage !

MANDANE.

Heureuse, si mon sang peut expier l'outrage
Dont j'ai voulu flétrir l'amour le plus parfait !
Puis-je trop en répandre ?

CYRUS.

Helas ! qu'ai-je donc fait ?
Cruel, n'ai-je pas dû, sans rompre le silence,
Vous laisser de mon cœur soupçonner la constance ?
De votre hymen mon crime allumoit le flambeau ;
Et vous sortez d'erreur pour descendre au tombeau.

Ah ! s'il faut à ce prix recouvrer votre estime,
Reprenez votre erreur, & rendez-moi mon crime.

MANDANE.

Hé quoi ! vous avez cru que j'allois à l'Autel,
De tous mes ennemis cherchant le plus cruel,
Des caprices du sort victime infortunée,
Lui donner une main, qui vous fut destinée ?
Détrompez-vous, Seigneur. Par un noble transport,
Aux pieds de Tomyris j'allois chercher la mort.
J'allois à ses fureurs m'offrir en sacrifice.
Ne vous plaignez donc plus quand je cours au supplice,
De me donner la mort en m'ôtant mon erreur.
Loin de me la donner, vous m'en ôtez l'horreur.
Oui, Seigneur, je sentoís une horreur sans égale,
De voir en expirant triompher ma Rivale :
Je n'en mourrai pas moins : mais mon sort est trop beau,
D'emporter avec moi votre cœur au tombeau.

CYRUS.

Quoi, vous allez mourir, & vous croyez, cruelle,
N'emporter que mon cœur dans la nuit éternelle ?
Non ne l'espérez pas. Pour nous y dévancer,
Je porte à Tomyris tout mon sang à verfer.

MANDANE.

O Ciel ! où courez-vous ? Non, Seigneur...

Scène VI.

TOMYRIS, CYRUS, MANDANE.

MANDANE, à Tomyris,

A H ! Madame,
Un affreux desespoir s'empare de son ame :
Il prétend s'accuser : Mais ne l'en croyez pas.
Pour me sauver la vie, il cherche le trépas.

TOMYRIS.

Dieux ! qu'est-ce que j'entens ?

MANDANE.

C'est moi qui suis coupable,
Il a beau me prier, je suis inexorable.

Ah ! si vous aviez vu quels efforts il a faits
Pour servir votre fils au gré de vos souhaits...
Non, il ne pouvoit mieux vous tenir sa promesse.

CYRUS, à Tomyris

Apprenez à la fois mon crime & ma foiblesse,
Madame. C'est moi seul que vous devez punir.
Mandane à votre fils étoit prête à s'unir.
Du bonheur d'un Rival les funestes approches
M'ont malgré ma promesse, arraché des reproches.
Vous en voyez l'effet ; vengez-vous, perdez-moi.
C'est à mon seul trépas à dégager sa foi.

TOMYRIS.

Oui, je me vengerai de votre perfidie.
Hola, Gardes, à moi. Tremblez, fiere ennemie :
Il en est tems. Reglez l'arrêt de votre sort.
Choisissez de mon fils enfin, ou de la mort.

MANDANE.

Qu'on me donne la mort.

TOMYRIS.

Oui, ta perte est certaine.
Qu'au sortir de ces lieux on l'immole à ma haine.

CYRUS.

Arrêtez, inhumains.

TOMYRIS.

Gardes, obéissez.

Scène VII.

CYRUS, TOMYRIS.

CYRUS.

R Eine barbare ! Et vous, Dieux qui me trahissez !
Etes-vous comme moi, captifs & fans puissance,
Quand vous voyez le crime accabler l'innocence ?
Qu'attendez-vous ? Frappez, vengez-moi, vengez-vous.
Faites tomber la foudre au défaut de mes coups.
Mais, hélas ! ils sont sourds ; & l'objet de ma flâme

Peut-être en ce moment... J'en frémis... Ah ! Madame,
De grace revoquez un si terrible Arrêt.
Qu'exigez-vous de moi ? Commandez, je suis prêt.
Mes Perfans, s'il le faut, renonçant à leur gloire,
Vont par un prompt départ vous ceder la victoire ;
Rendez-leur ma Princesse, & redoublez mes fers.

TOMYRIS.

Tu penfes la fauver, & c'est toi qui la perds.
L'ardeur de ton amour ranime ma vengeance.
Mais enfin c'en est fait. Aripithe s'avance.

Scène VIII.

TOMYRIS, CYRUS, ARIPITHE.

ARIPITHE.

AH Madame ! Aryante...

TOMYRIS.

Hé bien, expliquez-vous.

ARIPITHE.

Il vient de dérober la victime à nos coups.

CYRUS.

Dieux puissans !

TOMYRIS.

Et pour prix de cette audace extrême,
Deviez-vous balancer à l'immoler lui-même ?

ARIPITHE.

J'aurois pu le punir dans mes premiers transports :
Mais il a triomphé malgré tous mes efforts.
Mandane au fer vengeur déjà livroit sa tête,
Le coup alloit tomber ; un cri perçant l'arrête ;
Et foudain votre fils écartant mes Soldats,
Vole, joint la Princesse, & l'arrache au trepas.
Par mes soins, mais en vain, ma troupe rassemblée,

En bravant le peril pour vous s'est signalée ;
J'ai vu par le succès son zele démenti,
Et d'un fils revolté tout a pris le parti.
De votre Prisonniere enfin il est le Maître.

TOMYRIS.

A ma juste fureur qu'on immole ce traître ;
Mais il pourroit plus loin porter sa trahison.
(à Aripithe)
Allez, & remettez Cyrus dans sa prison.
(à Cyrus)
Toi, ne croi pas Mandane à couvert de ma rage.

CYRUS.

Dieux, qui l'avez sauvée, achevez votre ouvrage.

Scène IX.

TOMYRIS, GELONIDE.

TOMYRIS.

N On, ne t'en flatte pas. Mais sans plus differer,
Des mains de ce rebelle allons la retirer.

GELONIDE.

Madame, le voici.

Scène X.

TOMYRIS, ARYANTE, GELONIDE.

TOMYRIS.

Q Uelle est donc votre audace ?
Déjà sur mes Sujets regnez-vous en ma place ?
Rendez-moi ma captive ; ou bientôt ma fureur
Va, pour vous l'arracher, remplir ces lieux d'horreur.

ARYANTE.

Hé, puis-je à plus d'horreur me préparer encore ?
Sur le bord du tombeau j'ai vu ce que j'adore.
O Mere impitoyable ! o Fils infortuné !
C'est donc là cet hymen qui m'étoit destiné ?
Quoi ? vos bontés pour moi n'ont été qu'une feinte ;
Pour porter à mon cœur la plus cruelle atteinte ?
Ah ! c'en est trop enfin ; & ces perfides coups
Etouffent tout l'amour qui me restoit pour vous.

TOMYRIS.

Hé que m'importe, ingrat, ton amour ou ta haine ?
Ne cherche plus en moi qu'une Mere inhumaine.

Va, tu n'es plus mon fils. Sans toi, sans ton secours,
Un fer, de ma Rivale auroit tranché les jours.

De ma Rivale ! O Ciel ! qu'ai-je dit ! quelle honte !
Quoi ? je puis avouer que l'amour me surmonte ?
Il fut toujours secret ce malheureux amour :
Tu le forces, cruel, à se montrer au jour.
Mais je vais te punir, en perdant ta Princesse,
De m'avoir arraché l'aveu de ma faiblesse.

ARYANTE.

Vous voulez donc la perdre ? Hé bien, je vois enfin
Qu'il faut l'abandonner à son triste destin.
Hé pourquoi la défendre ? & qu'est-ce que j'espère ?
Cet odieux Rival que son cœur me préfère,
De toutes mes bontés profiteroit un jour :
Mais, Madame, du moins servons-nous tour à tour :
Et puisqu'il faut frapper, frappons d'intelligence.
Oui, servez ma fureur, je fers votre vengeance.
Dans nos justes transports ne nous traversons plus :
Je vous livre Mandane, immolez-moi Cyrus.

TOMYRIS.

Sçais-tu bien, Aryante, à quoi ton cœur s'engage ?
Tu crois que mon amour est plus fort que ma rage.
Tu t'abuses. Je vais, par un dernier effort,
Offrir à mon ingrat ou mon sceptre, ou la mort.
Mais malgré mes bontés s'il veut que je l'immole,
Je viens te demander l'effet de ta parole.

ARYANTE.

Vous pourriez immoler l'objet de votre amour ?
Grands Dieux ! de quelle Mere ai-je reçu le jour !

Jugeant de votre ardeur par celle qui m'anime,
J'ai cru que fremissant au nom de la victime,

Vous sauveriez Mandane en faveur de Cyrus ;
Mais puisque tous mes soins enfin sont superflus ;
Sçachez que c'est en vain que Mandane inhumaine,
Autant que j'ai d'amour veut m'inspirer de haine ;
Qu'un seul de ses regards suffit pour m'attendrir,
Et que si par vos coups je la voyois périr,
Que sçai-je ? ma fureur... Toute autre que ma Mere
Me payroit de son sang une tête si chere.

TOMYRIS.

Il faut donc t'animer à marcher sur mes pas.
Oui, je veux en livrant ce que j'aime au trépas,
T'apprendre à te venger d'une beauté cruelle.
Mais si le lâche amour dont tu brûles pour elle,
A mes ressentimens s'obstine à l'arracher ;
Dans le fond de ton cœur ma main l'ira chercher.

Scène XI.

ARYANTE, seul.

Quel exemple barbare ! Hé, je pourrois le suivre !
Ah ! plutôt par ta main que je cesse de vivre.
Viens, Mere impitoyable, au gré de ta fureur
Arracher à ton fils & Mandane, & le cœur.
Mais suis-je encor ton fils, lorsque de sang avide,
Tu portes tes horreurs jusques au paricide ?
Quels horribles projets viens-tu de mettre au jour ?

Sourde à la voix du sang, à celle de l'amour,
Tu ne balances pas à franchir les limites
Qu'aux plus sauvages cœurs la nature a prescrites.
Prevenons l'inhumaine, & commençons d'abord...

Scène XII.

ARYANTE, ORONTE.

ORONTE.

A H, Seigneur ! les Persans font un dernier effort.
Tout fuit devant leurs pas ; nos Troupes avancées
Dans leurs retranchemens viennent d'être forcées.
Accourez ; ou bientôt préparez-vous à voir
Et Mandane & Cyrus remis en leur pouvoir.

ARYANTE.

Dieux ! d'un coup si cruel vous frapperiez mon ame ?
Viens, allons signaler ma fureur & ma flâme ;
Et si de ce combat le succès m'est fatal,
Revenons en ces lieux pour perdre mon Rival.

ACTE V.

Scène PREMIERE.

TOMYRIS, ORONTE.

TOMYRIS.

E Nfin je suis vaincue, & le destin barbare
Me trace à chaque pas la mort qu'il me prépare ;
Ces lieux, où j'ai regné, n'offrent à mes regards
Que morts & que mourans de tous côtés épars ;
Et parmi tant de traits où je me vois en bute,
Je ne puis espérer qu'une éclatante chute :
C'est auprès de Cyrus que je viens la chercher.
Si les Persans vainqueurs veulent me l'arracher,
Qu'ils osent pénétrer ces nombreuses cohortes
Dont j'ai de sa prison environné les portes.

GELONIDE.

De grace, à leur fureur ne vous exposez pas ;
Sauvez-vous : Issedon vous tend encor les bras.
Partez avec Cyrus ; qu'Aryante vous suive :
Il ne peut qu'en fuyant conserver sa Captive.

TOMYRIS.

Ah ! m'accablent plutôt mes cruels ennemis !

Quoi ! j'irois obéir où regneroit mon fils ?
Moi, qui foulant aux pieds les droits de sa naissance,

Lui retiens en ces lieux la suprême puissance ?
Non ; mon ambition auroit trop à souffrir :
J'ai vécu sur le Trône, & je veux y mourir.
Je te dirai pourtant, que ma chute infaillible,
Des malheurs que je crains n'est pas le plus terrible.
Deux Amans que je laisse au comble de leurs vœux,
Des maux que je ressens voilà le plus affreux.
O cruel desespoir ! nécessité fatale
De mourir sans donner la mort à ma Rivale !
Par un fils odieux dérobée à mes coups,
L'orgueilleuse triomphe, & brave mon courroux.
Triomphons à mon tour. Immoler ce qu'elle aime,
C'est toujours immoler la moitié d'elle même.
Sacrifions Cyrus. On va me l'amener ;
De son sort & du mien c'est à lui d'ordonner.
Malgré moi, ses regards ont surpris ma tendresse :
Mais jusqu'à l'avouer si jamais je m'abaisse,
S'il me dédaigne enfin ; c'est par un fer vangeur
Qu'il me verra chercher le chemin de son cœur.
Il vient : Dieux tout-puissans, qui voyez mon supplice
Ne me condamnez pas à ce grand sacrifice.

Scène II.

TOMYRIS, CYRUS, GELONIDE, Suite.

TOMYRIS.

L A Victoire, Seigneur, se déclare pour vous ;
Mais ne prétendez pas me voir à vos genoux,
Le sang de mes sujets, dont la terre est couverte,
A ma juste fureur demande votre perte ;

Pour ce sang répandu le vôtre doit couler :
Oui, Seigneur, c'est vous seul qu'il me faut immoler.
Réduite à me venger, gardez de m'y contraindre ;
Plus on me desespere, & plus je suis à craindre.

CYRUS.

Hé d'où vous peut venir cet affreux desespoir ?
Veut-on vous dépouiller du souverain pouvoir ?
Non ; mes vœux ne vont pas jusqu'à votre Couronne,
Je vous la remettrai si le sort me la donne,
Ce n'est point son éclat qui frappe ici mes yeux.
Qu'on me rende Mandane, & je parts de ces lieux.

TOMYRIS.

Non, à quelque revers que le sort nous condamne,
Ne prétendez jamais qu'on vous rende Mandane.
Mais les momens sont chers ; apprenez à quel prix
Vous pouvez défarmer le cœur de Tomyris.

Seigneur, que vos Perfans s'éloignent de mes Tentes ;
Arrachez mes Sujets d'entre leurs mains sanglantes.

CYRUS.

Moi, je consentirois... qu'auriez-vous prétendu ?

TOMYRIS.

Qu'ils s'éloignent, vous dis-je, ou vous êtes perdu.

CYRUS.

Connoissez-vous Cyrus, quand vous croyez, Madame,
Qu'une telle menace épouvante son ame ?

Cent fois dans les perils j'ai cherché le trépas ;
Je l'ai vu d'assez près pour ne le craindre pas.
Tantôt, je l'avourai, j'ai craint votre colere.
Il falloit vous livrer une tête trop chere,
Mandane alloit périr, mon cœur s'en est troublé ;
Dans cet affreux moment j'ai pâli, j'ai tremblé :
Mais Mandane est sauvée ; & malgré votre envie,
L'amour de mon Rival me répond de sa vie.

TOMYRIS.

Songez que ce Rival de mon sang est formé,
Et que par mon exemple il peut-être animé.
N'exposez pas, Seigneur, cette tête si chere,
Peut-être que le tems calmera ma colere.

CYRUS.

Non je n'espere pas calmer votre fureur.
Nai-je pas vu tantôt... Dieux ! j'en fremis d'horreur ;
Quel arrêt est parti d'une bouche inhumaine !

TOMYRIS.

Tu te souviens, ingrat, de ce qu'a fait ma haine ;
Et ne comptant pour rien ce qu'a fait mon amour,
Tu ne te souviens pas qu'il t'a sauvé le jour !
Prête à te voir perir, de quel effroi glacée,
Entre mon fils & toi je me suis avancée !
Dis, cruel, as-tu vu balancer un moment
Mon cœur entre l'amour & le ressentiment ?
Mais que fais-je, grands Dieux ! je vois sa haine extrême ;
Et je puis sans rougir lui dire que je l'aime !
Et je puis me réduire au desespoir affreux
De faire vainement un aveu si honteux !
Triomphe ; tu le dois : ta Victoire est entiere ;
Tomyris à tes yeux a cessé d'être fiere :

Mais crains une vengeance où tu me vois courir :
Je ne dis plus qu'un mot : Veux-tu vivre, ou mourir ?
Ce choix est important, pese bien ta réponse,
Et dicte-moi l'arrêt qu'il faut que je prononce.
Parle, c'est trop long-tems suspendre mon courroux.

CYRUS.

Si l'arrêt de mon sort doit dépendre de vous,
Puis-je faire aucun choix qui ne blesse ma gloire ?
C'est des Dieux que j'attens la mort ou la victoire.

TOMYRIS.

Et moi, malgré ces Dieux, je veux faire ton sort.
Va, rentre dans tes fers, & n'attens que la mort.

Scène III.

TOMYRIS, GELONIDE.

TOMYRIS.

O Ui, tu mourras, cruel ; n'espère plus de grace,
Il faut par tout ton sang que ma honte s'efface.
C'en est fait ; il est tems qu'un noble desespoir,
M'arrachant à l'amour, me rende à mon devoir.
N'en délibérons plus. Mais que veut Aripithe ?
Dieux ! que dois-je penser du trouble qui l'agite ?

Scène IV.

TOMYRIS, GELONIDE, ARIPIITHE.

ARIPIITHE.

J E ne puis vous cacher un funeste revers,
Madame ; de Cyrus on va briser les fers.
Ses Gardes effrayés ne songent qu'à se rendre.

TOMYRIS.

Ah, Ciel ! dans ce malheur quel parti dois-je prendre ?
Allons, suivez mes pas... Que vois-je, justes Dieux !
C'est mon fils expirant qui se montre à mes yeux.

Scène V.

TOMIRYS, ARYANTE, ORONTE, ARIPIITHE, GELONIDE.

ARYANTE, soutenu par Oronte.

R Eine, songez à vous ; les Persans pleins de rage
Vont bientôt sur vous-même achever leur ouvrage.
Vos deux fils malheureux n'ont pu leur échaper,
Il ne leur reste plus que la Mere à fraper.
Mon amour contre moi vous arma de colere ;
Que mon trépas du moins vous rende un cœur de Mere.

Vengez-moi, vengez-vous, vengez tout l'Univers ;
C'est le sang de Cyrus que j'attens aux Enfers.

(il meurt.)

Scène VI.

TOMYRIS, GELONIDE, ARIPITHE.

TOMYRIS.

O Ui, tu l'auras ce sang à tout le mien funeste.
Nous ferons tous vengez, Dieux, je vous en atteste,

Oui, Dieux qui m'entendez ; si je romps mon serment,
Déployez sur ma tête un soudain châtiment ;
Puissé-je dans vos mains voir allumer la foudre,
Mon Trône mis en cendre, & tout mon peuple en poudre,
Moi-même être asservie, & pour dire encor plus,
Puissé-je voir Mandane heureuse avec Cyrus !
Mais ne differons plus, il est tems que je frappe ;
Si je suspens mes coups, ma victime m'échape.
Aripithe, écoutez. Si jamais votre foi
Par des faits éclatans se signala pour moi ;
J'ai besoin, pour sçavoir jusqu'où va votre zele ;
Et d'un cœur intrepide, & d'une main fidèle.
Puis-je attendre de vous un genereux effort ?

ARIPITHE.

Commandez.

TOMYRIS.

A Cyrus allez donner la mort.

ARIPITHE.

Je ne balance point, vous ferez obéie.
Oui, dussé-je perir, Cyrus perdra la vie ;
Mon zele jusqu'à lui va m'ouvrir un chemin,
Et mon cœur vous répond d'une fidelle main.

Scène VII.

TOMYRIS, GELONIDE.

GELONIDE.

QU'avez-vous ordonné ?

TOMYRIS.

Ce que ma gloire ordonne ?

GELONIDE.

Quoi ? les Persans vainqueurs n'ont rien qui vous étonne ?
Ah ! revoquez de grace un si funeste arrêt
J'implore vos bontés ; & pour votre intérêt,
Si vous comptez pour rien de vous perdre vous-même
Songez quelle est l'horreur de perdre ce qu'on aime.
Ecoutez votre amour.

TOMYRIS.

Que j'écoute une ardeur
Que je dois comme un monstre étouffer dans mon cœur !
Un amour plus cruel qu'une horrible furie !
Contre lui, Gelonide, entens mon sang qui crie.
Laißons ces vains discours ; je n'ai plus qu'un moment,
Que je dois tout entier à mon ressentiment.
C'est Mandane sur-tout, qu'il faut que je punisse.

Cyrus l'aime, il est tems que ma main les unisse.
Du trépas de mon fils retirons quelque fruit :
Il ne s'oppose plus... Ciel ! qu'entens-je ? quel bruit ?
Mais qu'est-ce que je vois ? Ma Rivale s'avance.
Dieux ! me dérobez-vous ma dernière vengeance ?

Scène VIII.

TOMYRIS, MANDANE, GELONIDE, CLEONE.

MANDANE.

E Nfin le juste Ciel vient d'exaucer mes vœux.
Les airs de toutes parts percez de cris affreux,
De mes Gardes troublés la troupe fugitive,
Tout m'apprend qu'en ces lieux je ne suis plus captive.
(à Tomyris)
Madame, par vos soins puis-je voir le vainqueur ?

TOMYRIS, à part.

Ah ! Ciel... Mais renfermons ma rage dans mon cœur.

MANDANE.

N'offensez pas Cyrus par d'injustes allarmes :
Il n'est plus ennemi dès qu'on lui rend les armes.

TOMYRIS.

Tout généreux qu'il est, je l'ai trop irrité,
Pour espérer encor d'éprouver sa bonté :
Cependant pour fléchir ce Vainqueur magnanime,
J'ai déjà réparé la moitié de mon crime.
Bientôt vous n'aurez plus à craindre aucun revers,
Mes ordres sont donnés, on va briser les fers.
J'ai voulu de ce soin ne charger qu'Aripithe ;
Je sçai quel est pour moi le zèle qui l'excite.
Mais, Madame, Cyrus tarde plus qu'il ne faut,
Je vais presser... Adieu, vous le verrez bientôt.

Scène IX.

MANDANE, CLEONE.

MANDANE.

J E le verrai bientôt ! Qu'en croirai-je, Cleone ?
Tout mon sang est glacé ; je tremble, je frissonne.
Que va-t-elle presser ? N'est-ce point son trepas ?
Ah, cruelle ! ah, barbare ! Allons, suivons ses pas.
Rien ne sçauroit calmer le trouble de mon ame.
Viens, ne me quitte pas...

CLEONE.

Où courez-vous, Madame !

Et qu'allez-vous chercher à travers tant d'horreur ?
D'un peuple au desespoir redoutez la fureur.
Demeurez ; votre Amant près de vous va se rendre,
Madame, & c'est ici que vous devez l'attendre.

MANDANE.

L'attendre ! hé, le peut-on sans un mortel effroi,
Quand on a dans le cœur autant d'amour que moi ?
Je frémis du destin qu'à Cyrus on prépare,
Cleone, je crains tout d'une Reine barbare.
Mais qu'est-ce que je vois ? Artabase, grands Dieux !
Le malheur que je crains est écrit dans ses yeux.

Scène DERNIERE.

MANDANE, ARTABASE, CLEONE.

ARTABASE.

O Ui, du plus grand malheur j'apporte la nouvelle.
Cyrus...

MANDANE.

Ciel ! il est mort ?

ARTABASE.

Une Reine cruelle
Vient de couvrir les yeux d'une éternelle nuit.

MANDANE.

Soutiens moi.

ARTABASE.

Quelle horreur ! Le flambeau qui nous luit
A-t-il pu l'exposer aux yeux de la nature ?
Mais comment vous tracer cette affreuse peinture ?

MANDANE.

Artabase, achevez, & ne m'épargnez pas,
Je veux fuivre Cyrus dans la nuit du trépas.

Je l'ai perdu ; la mort est tout ce qui me reste ;
Et je dois la chercher dans ce récit funeste.

ARTABASE.

Et je devrois, Madame, en me perçant le flanc,
Au défaut de ma voix, faire parler mon sang.
La victoire pour nous hautement déclarée,
Déjà de vos prisons nous permettoit l'entrée,
Quand j'ai vu Tomyris un poignard à la main,
Pour aller à Cyrus prendre un autre chemin.
J'ai tremblé, j'ai suivi sa furieuse escorte ;
J'arrive au lieu fatal, on m'en défend la porte,
On m'arrête, le sang coule de toutes parts :
Des Scythes effrayés je force les remparts,
Tout fuit ; j'avance enfin, l'ame de crainte émue.
Justes Dieux ! quel objet vient s'offrir à ma vue
Mes Soldats consternés en poussent mille cris.
Une troupe barbare entoure Tomyris,
Tandis que par trois fois, sans qu'aucun cri l'arrête

Dans un vase de sang elle plonge une tête,
Et dit, à chaque fois, d'un ton mal assuré :
Saoule-toi de ce sang dont tu fus alteré.
Tout tremble, tout frémit à ce discours horrible ;
Tout est saisi, tout garde un silence terrible,
Le Soleil se couvrant d'un voile ténébreux,
Semble se refuser à ce spectacle affreux.
Tomyris elle-même, autrefois si cruelle,
Oublie en ce moment sa fureur naturelle ;
Et les yeux condamnant son projet inhumain,
N'osent envisager l'ouvrage de sa main.
Hé ! quels yeux soutiendroient cet objet effroyable ?
Quel cœur jusqu'à ce point seroit impitoyable ?
Les traits de votre Amant dans le sang confondus,
N'offrent plus qu'une plaie à mes sens éperdus,

Et dans la juste horreur dont mon ame est faïtie,
J'y cherche vainement le Vainqueur de l'Asie.

MANDANE.

Ah ! courons le venger.

ARTABASE.

Vos vœux font satisfaits,
Les Scythes de leur sang ont payé leurs forfaits ;
Et par nous Tomyris immolée à son ombre,
Des victimes sans doute alloit croître le nombre ;
Mais d'un œil de mépris envisageant la mort :
Je sçaurai bien sans vous disposer de mon sort,
Dit-elle ; & se livrant au transport qui l'inspire,

Prend un poignard, se frappe, & soudain elle expire.

MANDANE.

La barbare ! elle évite un juste châtiment.
Il ne me reste plus qu'à suivre mon Amant.
C'est pour moi qu'il est mort ; & mon amour fidèle
Doit m'unir avec lui dans la nuit éternelle.

F I N.